

Dr Jules N'Guessan

Le pari d'une nouvelle
génération politique

Festival des masques de Porto-Novo

près de 10.000 participants
célèbrent la culture et
le tourisme béninois

Paroles croisées

Aude Anicette Koko &
Abdoulh Donassih Coulibaly

MY FIT

Plus que le vêtement,
un mouvement

Octobre Rose

quand la vie se colore
d'espoir

édition #8 - Septembre/Octobre 2025

Habib BAMBA

“ L'innovation n'a de sens que si elle est
accessible au plus grand nombre



Relations publiques - Publicité & Communication

Organisation d'événements corporate/institutionnels

Podcast & Studio multimédia

Web TV & Production audiovisuelle

Édition & Presse



Mian Media

✉ infos@mianmedia.com

☎ (+225) 27 22 52 15 43



SOMMAIRE

LIBULA

12 - 29

SAKAFO

30 - 33

HAMANIÈ

34 - 38

GRAND FORMAT

HABIB BAMBA



39 - 49

ENTRETIEN — LIADÉ BOUABRE

51 - 56

ALMASI

57 - 63

DENOVO

64 - 72

BRICS&CO

74 - 78

Mot de Judith Andres

Diplômée de l'ESCP, Judith Andres est docteure en droit et avocate spécialiste des nouvelles technologies. Elle accompagne en coaching dirigeants, managers et entreprises dans les mutations stratégiques de la convergence numérique. Elle anime des séminaires et exerce des fonctions de direction académique pour plusieurs programmes de l'ESSEC Executive Education, où elle a créé dès 2006 l'Advanced Certificate Digital Leadership. Elle a été Maître de Conférences Associée à l'Université Paris I Panthéon Sorbonne et Directrice Exécutive de la Chaire ESSEC Media & Digital pendant plus de 10 ans. Elle dirige l'incubateur The Media House, consacré à l'accompagnement de médias innovants. Elle est diplômée en philosophie, discipline dans laquelle elle poursuit actuellement des recherches consacrées aux effets croisés des techniques et de la pensée humaine.

«Au nom de The Media House, c'est avec fierté et enthousiasme que je prends la plume aujourd'hui pour témoigner du voyage remarquable de Mian Media. Depuis ses premiers pas au sein de notre incubateur, nous avons été témoins de l'évolution exceptionnelle de ce projet, animé par une vision audacieuse et une grande détermination.

Mian Media représente précisément le type d'innovation et d'esprit pionnier que nous cherchons à encourager à The Media House. Sous la direction de son fondateur Emmanuel MIAN, cette initiative

a très vite connu une progression au-delà des attentes pour se positionner comme un acteur émergent dans la promotion de la diversité et de la richesse de l'Afrique.

La mission de Mian Media, centrée sur la valorisation de la culture, de la mode, de la gastronomie, et plus encore, est plus qu'une simple entreprise médiatique ; c'est un mouvement vers une compréhension plus nuancée et respectueuse de l'Afrique. Son engagement à fournir une plateforme pour des voix authentiques et diversifiées est non seulement louable mais essentiel dans le paysage médiatique actuel.

En tant que Directrice de The MediaHouse, je suis extrêmement fière de ce que Mian Media a accompli jusqu'à présent et je suis impatiente de voir les sommets qu'ils atteindront à l'avenir.

Avec mes remerciements les plus sincères et mes meilleurs vœux de succès.»

Judith Andres - Directrice, The Media House





NOTRE HISTOIRE

Mian Media est un média dédié à la création de contenus de qualité et à l'accompagnement stratégique des marques. Avec un accent particulier sur les réalités africaines, Mian Media s'efforce de proposer des solutions adaptées aux besoins de ses clients, en alliant innovation et authenticité.

Nous sommes fiers de notre passage au sein de l'incubateur parisien spécialisé « The Media House ».

Rattaché au pôle d'excellence du digital de l'ESSEC Business School, cet incubateur bénéficie du soutien d'ESSEC Ventures, reconnu pour son expertise depuis sa création en 2000, ayant accompagné plus de 400 entreprises.

Grâce à des formations spécialisées de haut niveau, un accompagnement personnalisé, et un accès aux réseaux de partenaires, il offre un cadre optimal pour assurer la pérennité des projets et le succès des start-ups.

NOS MISSIONS

Contribuer à changer le narratif autour de l'Afrique

Servir de pont entre l'Afrique et le monde, en mettant en avant les histoires, les idées, et les créations qui émanent de notre continent

Mettre en lumière les réussites africaines, qu'elles soient culturelles, économiques, technologiques, ou sociales, et ainsi contribuer à une meilleure compréhension et appréciation de l'Afrique à l'échelle mondiale

Fournir un contrepoids aux récits réducteurs

QUELQUES DONNÉES CLÉS

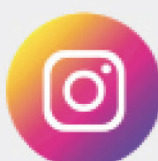
Mian Media
et ses thématiques c'est :



7 sites internet
en opération



+120 000
Followers



+5000
Followers



+4000
Followers



+13000
Followers



+5000
Followers

NOS THÉMATIQUES
Mian Media



Découvrez l'univers MIAN MEDIA sur : www.mianmedia.com

Mian Media inaugure ses nouveaux locaux à Abidjan : un hub créatif au service des marques et des idées



Mian Media vient de s'installer dans ses nouveaux locaux à Abidjan, à la Riviera Faya, non loin de Playce Palmeraie. Ce déménagement symbolise une étape majeure dans le développement de l'entreprise, qui entend transformer cet espace en véritable hub médiatique et événementiel, où se rencontrent créativité et excellence.

Avec ce nouvel écrin, Mian Media ambitionne d'accélérer sur le volet télévision en lançant de nouvelles émissions et en offrant un cadre professionnel pour accueillir ses invités, clients, visiteurs et partenaires. Le lieu a également été pensé comme un espace de rencontre et d'échanges, dans une atmosphère conviviale et moderne.

Au-delà de ses locaux, Mian Media confirme son rôle d'acteur intégré dans l'écosystème de la communication en Côte d'Ivoire et en Afrique. L'entreprise propose désormais une offre globale allant de la production éditoriale et audiovisuelle à la gestion de la présence digitale.

Ses solutions incluent des espaces publicitaires sur ses sept sites internet, ses pages réseaux sociaux, l'hebdomadaire Hamaniè, Mian Magazine, les émissions de la WebTV, mais aussi ses événements propriétaires et son pôle d'édition professionnelle.

Mian Media, c'est aussi un partenaire stratégique pour les entreprises, accompagnant ses clients dans le pilotage de leur community management, l'organisation de leurs événements professionnels, ainsi que dans l'élaboration et la mise en œuvre de leur stratégie de relations publiques.

Autre nouveauté : la possibilité de réserver des créneaux directement dans les studios flambant neufs de la Riviera Faya pour enregistrer des podcasts. Une manière d'offrir aux créateurs, aux entreprises et aux institutions un espace technique de qualité, parfaitement adapté aux standards actuels.

En inaugurant ce nouveau siège, Mian Media affirme sa volonté de devenir l'un des pôles de référence en matière de médias, de communication et d'événementiel en Afrique francophone. Plus qu'un simple déménagement, c'est le lancement d'une nouvelle phase de croissance, tournée vers l'excellence.



Mian TV : une nouvelle voix audiovisuelle africaine en construction

Mian Media

✉ infos@mianmedia.com

☎ (+225) 27 22 52 15 43



Relations publiques - Publicité & Communication

Organisation d'événements corporate/institutionnels

Podcast & Studio multimédia

Web TV & Production audiovisuelle

Édition & Presse

 Hamaniè

 Libula

 BRICS & CO

 De Novo

 ALMASI

 Sakaf



Avec Mian TV, Mian Media franchit une étape décisive dans son expansion médiatique. D'abord lancée en format WebTV, la chaîne s'impose progressivement comme un espace unique où se croisent information et réflexion, avec une ligne éditoriale résolument tournée vers l'Afrique et ses dynamiques de transformation. La priorité est donnée aux sujets économiques et business, mais la chaîne ne se limite pas à cet univers. Elle s'ouvre également à des thématiques complémentaires portées par les différentes marques de Mian Media : Hamaniè pour l'information générale, Libula pour la culture, l'histoire et l'empowerment, De Novo pour la santé, Almasi pour la mode, et Sakaf pour la gastronomie. Cette diversité de contenus traduit une conviction : l'Afrique a besoin d'une télévision moderne, ancrée dans ses réalités mais capable d'offrir des programmes à la fois exigeants et accessibles.

Avec près de 13 000 abonnés sur YouTube la chaîne s'installe progressivement dans le paysage audiovisuel francophone. L'ambition est désormais d'aller plus loin. L'installation récente de Mian Media dans ses nouveaux locaux à la Riviera Faya, à Abidjan, marque une étape clé : des studios modernes permettront d'élever la qualité de production et d'élargir l'offre de programmes. L'objectif est double : renforcer la crédibilité de la chaîne auprès des annonceurs et offrir au public africain une expérience visuelle et éditoriale au niveau des standards internationaux.

Mais Mian TV se veut plus qu'un média. C'est un projet de société : valoriser les initiatives africaines, mettre en lumière les talents, donner une voix aux entrepreneurs, aux chercheurs, aux créateurs et à toutes celles et ceux qui construisent le continent au quotidien. En ce sens, la chaîne se positionne comme un outil d'inspiration et de fierté collective. L'enjeu est d'offrir une plateforme cohérente où l'Afrique se raconte, se projette et se met en scène, avec ses propres codes et sa propre vision.

Dans un environnement médiatique en pleine mutation, Mian TV incarne une promesse : celle d'une Afrique qui prend la parole, assume son identité et affirme son leadership. Plus qu'une chaîne, c'est une aventure collective qui ne fait que commencer.

Mian Edge : donner la parole aux leaders qui façonnent l'Afrique

Avec Mian Edge, Mian TV s'est dotée d'un format phare : une série d'entretiens en profondeur avec des femmes et des hommes qui, chacun dans leur domaine, contribuent à transformer l'Afrique. L'ambition est claire : offrir aux décideurs, entrepreneurs, experts et penseurs une tribune pour partager leur vision, leurs expériences et leurs solutions face aux grands défis du continent.



Depuis son lancement, Mian Edge a déjà accueilli des personnalités de premier plan. Habib Bamba, expert reconnu du numérique, y a partagé sa lecture des opportunités qu'offre la transformation digitale. Dr Parfait Touré, CEO de YODAN, a livré un témoignage inspirant sur l'entrepreneuriat et la santé mentale en milieu professionnel. Dr Arnaud Ngoran, Managing Partner d'Athari Advisors, a mis en lumière les nouvelles dynamiques du conseil stratégique en Afrique. Pervenche Aliman, Directrice Exécutive et Fondatrice de COMMAN-YA, a défendu une approche innovante de l'investissement à impact. Enfin, Dr Flora Niagne, Associé Gérant d'Eclair Consulting, a évoqué son expertise en relations publiques et en traduction/interprétariat.

Ces voix, venues d'horizons différents, dessinent ensemble un récit commun : celui d'une Afrique en mouvement, ambitieuse et déterminée à écrire son propre futur.

Au-delà de la qualité des échanges, Mian Edge illustre la montée en puissance de Mian TV, la WebTV de Mian Media, qui connaît une croissance continue. Avec près de 13 000 abonnés sur YouTube, la plateforme confirme son attractivité et sa capacité à fédérer une communauté fidèle et engagée. Cette progression témoigne d'un appétit réel pour des contenus de qualité, ancrés dans les réalités africaines mais ouverts au monde.

Plus qu'une simple émission, Mian Edge est devenu un espace de réflexion et d'inspiration. Il incarne l'ambition de Mian Media : bâtir une offre audiovisuelle africaine exigeante, capable de rivaliser avec les standards internationaux tout en restant profondément enracinée dans les réalités locales.

N'guessan Clément Kouamé



Avec son nouveau podcast OSER L'ÉLITE, Mian Media a choisi de braquer les projecteurs sur une génération africaine ambitieuse et déterminée à tracer son chemin vers l'excellence. L'objectif est clair : donner la parole à des jeunes professionnels et universitaires dont les parcours inspirent et démontrent qu'il est possible de viser haut, malgré les obstacles et les doutes.

Chaque épisode offre une immersion dans une histoire personnelle, racontée avec sincérité et émotion. Les invités y partagent leurs choix, leurs réussites, leurs hésitations, mais aussi les anecdotes qui ont marqué leur cheminement. Ces récits, loin d'être de simples success stories, révèlent la complexité et la richesse des trajectoires africaines.

Dès ses premiers épisodes, OSER L'ÉLITE a marqué les esprits. Clément Nguessan Kouamé, juriste au parcours partagé entre la Côte d'Ivoire et les États-Unis, y a raconté son expérience d'une double culture académique et professionnelle, ses apprentissages et les défis rencontrés. De son côté, Erwan Abé a offert un témoignage particulièrement dense, retraçant son chemin depuis le baccalauréat au Lycée Notre Dame d'Afrique de Biétry, les classes préparatoires de l'INP-HB jusqu'à l'ESCA, Deloitte comme auditeur financier,



Amethis en Private Equity, l'ESCP et, aujourd'hui, JP Morgan à Londres.

Ces conversations, empreintes de réalisme et de motivation, permettent aux auditeurs de s'identifier et de puiser une énergie nouvelle. Car derrière chaque réussite se cachent des efforts, des sacrifices et une volonté de surmonter les barrières, qu'elles soient académiques, sociales ou culturelles.

Avec OSER L'ÉLITE, Mian Media ne se contente pas de raconter des histoires inspirantes : le podcast devient un outil de projection, une source d'encouragement pour les jeunes Africains qui aspirent à repousser leurs limites et à inscrire leur nom dans les cercles de l'excellence mondiale.

En complément de ses autres formats, ce podcast illustre la diversité et la montée en puissance de l'offre de contenus portée par la Mian TV et la plateforme médiatique de Mian. Il confirme aussi une conviction : l'Afrique regorge de talents dont les parcours méritent d'être entendus, partagés et célébrés.



B

LIBULA

Libula, qui signifie "héritage" en lingala, est la thématique de Mian Media dédiée à la culture, l'histoire, et la société africaines. Cette rubrique met en lumière une Afrique fière, conquérante, et ambitieuse, tout en célébrant les héros qui ont façonné son identité. Libula se veut un hommage aux femmes et aux hommes qui ont marqué le continent, mais aussi un rappel de l'histoire tumultueuse qui a forgé l'âme africaine. À travers les récits, les traditions, et les symboles du passé, Libula célèbre la richesse du patrimoine africain tout en offrant un espace pour réfléchir sur la voie à tracer pour l'avenir. Ce voyage entre passé et futur est une invitation à redécouvrir la grandeur de l'Afrique, à travers ses luttes, ses succès, et ses espoirs.



www.libula.media



+ 15.000
abonnés



+ 500
abonnés



+ 700
abonnés



Paroles croisées : Aude Anicette Koko & Abdoulh Donassih Coulibaly

Dans le foisonnement de la scène littéraire ivoirienne, deux plumes se distinguent par leur sincérité, leur audace et leur quête de sens. D'un côté, Aude Anicette Koko, autrice de Refl[et]xion, livre-miroir où l'intime devient espace de renaissance. De l'autre, Abdoulh Donassih Coulibaly, auteur du roman L'amour ne prie pas cinq fois par jour et cofondateur de la maison d'édition Trait d'Union, qui s'impose comme l'un des visages les plus prometteurs d'une génération en quête d'authenticité.

Tous deux partagent une conviction : écrire, c'est plus qu'un acte esthétique, c'est un acte de vie. Dans leurs œuvres respectives, la plume devient un outil d'introspection, mais aussi de dialogue avec le monde. Elle interroge, console, dérange parfois, mais ne laisse jamais indifférent.

À travers cette rencontre, Mian Magazine donne la parole à deux auteurs qui incarnent une nouvelle manière d'écrire l'Afrique : libre, consciente, et profondément humaine. Entre foi, amour, identité et vérité, ils évoquent leurs parcours, leurs inspirations, et leur vision d'une littérature ivoirienne qui se réinvente — à hauteur d'homme, de cœur et de société.



Parcours et vocation d'écrivain

Chez eux, l'écriture n'est pas un passe-temps : c'est une respiration.

Comment est née votre envie d'écrire et quel a été le déclic qui vous a poussé(e) à transformer cette envie en un véritable projet littéraire ?

Aude : L'envie d'écrire est née très tôt, presque comme une façon de mettre de l'ordre dans ce qui me traversait. Avec des parents professeurs de français, j'ai grandi dans un univers où les mots avaient une place centrale. Très vite, j'ai noué un véritable cœur à cœur avec la littérature, avec les écrivains, avec leurs univers. Déjà en classe de première, j'avais rédigé un manuscrit, jamais publié, mais qui portait en lui la preuve que l'écriture faisait partie de ma vie.

Le vrai déclic est venu quand j'ai compris que ces mots que je gardais jalousement dans mes carnets ne parlaient pas seulement de moi, mais avaient aussi quelque chose à dire au monde. Au départ, j'écrivais pour survivre à mes propres tempêtes, pour déposer quelque part ce qui menaçait de m'étouffer. Puis j'ai découvert que ce que je portais pouvait résonner chez d'autres, que mon intimité pouvait être un miroir pour ceux qui me lisaient.

Alors j'ai accepté de transformer cette écriture intime en projet littéraire. Oui, certains diront que je vais peut-être un peu trop loin dans la mise à nu, que je m'expose trop. Mais pour moi, écrire c'est justement ça : offrir une part de soi, presque nue, à ceux qui liront. Et dans ce don, il y a à la fois une fragilité et une force.

Abdoulh : J'ai commencé à écrire le jour où j'ai compris que les mots savaient parler pour moi là où ma voix tremblait. J'avais toujours du mal à dire exactement ce que je ressentais, mais quand je prenais un stylo, tout devenait plus clair. C'était comme si le papier acceptait mes failles, mes excès, mes émotions contradictoires, alors que les conversations les rejetaient ou les déformaient.

Le vrai déclic est venu quand je me suis aperçu que ces petits bouts de textes, que je croyais n'écrire que pour moi, touchaient les autres. Des amis, puis des lecteurs, me disaient : « J'ai ressenti la même chose que toi. » Alors j'ai compris que l'écriture pouvait être plus qu'une thérapie personnelle : elle pouvait devenir un pont vers les autres, un projet à part entière, une trace que je laisse derrière moi.

Quels auteurs ou expériences personnelles vous ont le plus influencé(e) dans votre parcours d'écriture ?

Aude : Ce ne sont pas tant des auteurs précis qui m'ont influencée que des expériences. La foi, d'abord, avec ses silences, ses lumières et ses doutes. L'Afrique, ensuite, avec ses contradictions, ses blessures et ses richesses. Et puis mes rencontres, mes chagrins, mes joies... tout cela m'a forgée et continue de façonner ma manière d'écrire. Sans oublier, bien sûr, les milliers de livres qui ont nourri mon imaginaire.

Je lis beaucoup de littérature africaine contemporaine, mais ce que je recherche avant tout, ce sont les voix qui ne trichent pas. Celles qui osent dire l'indicible, qui grattent là où ça fait mal, qui refusent de maquiller la réalité. J'avoue que lire Gauz a été une vraie bouffée d'air : son ironie, son humour caustique, ses vérités crues brisent la monotonie et résonnent en moi. J'ai enchaîné ses livres, sept d'affilée, je crois bien, et forcément, une telle immersion a laissé des traces dans ma manière d'écrire. Au fond, mon écriture est une mosaïque. Elle porte les fragments de ma foi, de mon Afrique, de mes lectures, de mes blessures et de mes éclats de rire. Tout ce mélange, parfois contradictoire, alimente ma plume et me pousse à écrire sans masque, dans la sincérité la plus totale.

Abdoulh : Je suis parti assez jeune en Turquie pour mes études, et là-bas je me suis retrouvé dans un univers où la langue française avait peu de place. Pour ne pas perdre ce lien vital avec ma langue, j'ai commencé à lire beaucoup, presque de manière obsessionnelle. C'est là que j'ai dévoré la collection complète de Paulo Coelho, un auteur qui m'a marqué par sa manière simple et spirituelle de toucher aux vérités profondes de la vie.

Mais mes influences ne s'arrêtent pas à lui. Je pourrais citer Elif Shafak pour sa capacité à mélanger les cultures et à interroger l'identité, Chimamanda Ngozi Adichie pour sa lucidité et son féminisme assumé, Ahmadou Kourouma pour son audace et son ancrage africain, Yasmina Khadra pour son intensité romanesque, Bernard Werber pour son imagination hors norme, Colleen Hoover pour la tendresse avec laquelle elle aborde les émotions, et bien sûr Jean-Marie Adiaffi pour sa plume ivoirienne qui résonne fort en moi.

Je lis de tout. Je n'ai pas de frontières littéraires. Chaque voix, chaque univers, même très éloigné du mien, vient aiguiser ma propre fibre. C'est cette diversité qui m'a donné envie de construire mon écriture comme un carrefour, où l'intime et l'universel peuvent se rencontrer.



**COMMANDEZ
DÈS MAINTENANT !**

+225 07 09 152 123
+225 01 41 84 62 02

OU

Sur la page Facebook : Editions Trait d'Union

Le rapport à la maison d'édition Trait d'Union

Chez Trait d'Union, la littérature devient un pont entre générations, entre âmes, entre vérités.

Aude, qu'est-ce qui vous a convaincue de publier votre ouvrage au sein de cette maison d'édition ? Qu'y avez-vous trouvé de particulier en tant qu'auteure ?

Chez Trait d'Union, j'ai trouvé bien plus qu'un éditeur : une véritable passerelle. Une maison qui croit en la force des nouvelles voix, qui ose miser sur celles et ceux qu'on n'attend pas forcément. Ce qui m'a séduite, c'est la liberté : la possibilité de rester fidèle à mon style, à ma manière singulière de dire le monde, sans qu'on cherche à la lisser ou à la formater. En tant qu'auteure, c'est une richesse inestimable. Et l'expérience vécue avec eux au Salon International du Livre d'Abidjan m'a définitivement convaincue : c'est avec une maison comme celle-ci que je veux cheminer.

Abdoulh, en tant que cofondateur, quel rôle joue Trait d'Union dans le paysage littéraire ivoirien et africain aujourd'hui ?

Trait d'Union, pour moi, n'est pas qu'une maison d'édition. C'est une idée, une vision, un mouvement. Nous sommes en train de bousculer les habitudes, de révolutionner à notre manière le paysage littéraire ivoirien, et même africain.

Nous avons voulu créer une maison où le fond et la forme comptent autant l'un que l'autre. Nos couvertures, nos choix éditoriaux, notre communication, tout est pensé pour donner aux auteurs la dignité qu'ils méritent. Ce n'est pas juste publier un livre, c'est mettre en lumière une vie, une voix, un récit qui avait besoin d'être entendu.

Les jeunes écrivains de Trait d'Union sont incroyables : prometteurs, excellents, audacieux. Leur diversité fait notre richesse. Et notre approche dynamique, innovante, dans la manière de parler d'eux, de présenter leurs œuvres, apporte un souffle nouveau. Nous voulons montrer que la littérature africaine n'est pas figée dans des codes anciens, mais qu'elle est vivante, moderne, et capable de rivaliser à l'international.





Autour des ouvrages récents

Deux livres, deux miroirs tendus vers le monde.

Que souhaitez-vous que vos lecteurs découvrent ou ressentent à travers votre dernier livre ?

Aude : Je voudrais que mes lecteurs, en tournant les pages, se découvrent eux-mêmes. Refl[et]xion n'est pas seulement un livre, c'est un miroir tendu. Un miroir qui ne se contente pas de refléter un visage lisse, mais qui laisse apparaître les fissures, les blessures, les doutes, les espoirs. Je n'ai pas écrit pour livrer des réponses toutes faites, ce n'est pas mon rôle, ni ma manière de voir l'écriture. J'ai préféré tracer des chemins, ouvrir des pistes.

Ce que j'aimerais profondément, c'est que ce livre bouscule, qu'il dérange parfois, qu'il console aussi, dans certains moments de fragilité. Mais surtout qu'il rappelle à chacun une chose essentielle : tant que tu es vivant, tu n'es jamais figé. Tu peux douter, tu peux tomber, mais tu peux aussi agir, te relever, transformer. Pour moi, écrire Refl[et]xion, c'était dire : « regarde-toi autrement, ose plonger dans ton propre reflet et trouves-y l'étincelle qui peut rallumer ton chemin ».

Abdouh : Je voudrais que mes lecteurs ressentent avant tout la complexité de l'amour lorsqu'il se heurte à la foi, à la morale et aux conventions sociales. L'amour ne prie pas cinq fois par jour n'est pas un livre sur la religion, ni même seulement sur l'amour — c'est un livre sur l'humain, sur nos contradictions les plus profondes. J'ai voulu raconter ce moment où le cœur et la conscience ne parlent plus la même langue, où aimer devient à la fois un élan et un combat.

À travers mes personnages, j'ai cherché à montrer que personne n'est totalement coupable ni totalement innocent. Nous sommes tous faits de lumière et d'ombre, de ferveur et de faiblesse. Ce roman, c'est une tentative d'explorer cette zone grise où se joue notre humanité.

Ce que j'aimerais, c'est que le lecteur, en refermant le livre, se pose des questions — pas forcément sur la foi ou sur l'amour, mais sur lui-même. Sur sa manière d'aimer, de juger, de pardonner. Et qu'il comprenne que la sincérité, même imparfaite, vaut mieux que la conformité. Parce qu'au fond, aimer, croire, douter, c'est ce qui nous rend vivants.

En quoi vos deux ouvrages, bien que différents, dialoguent-ils ?

Aude : Ils dialoguent parce qu'ils partent d'une conviction commune : l'intime n'existe jamais en vase clos. Quand Abdouh parle d'amour, il évoque en même temps les dynamiques de notre société. Quand j'écris sur mes réflexions personnelles, je parle en réalité de nous tous, de nos expériences partagées. Nos livres montrent que nos blessures, nos croyances, nos élans et nos désirs sont toujours traversés par le collectif, qu'ils s'inscrivent dans un tissu social et humain plus large. C'est cette rencontre entre le personnel et le commun qui crée leur véritable dialogue.

Abdouh : Nos ouvrages dialoguent parce qu'ils naissent du même besoin de vérité. Même si nos univers diffèrent — elle explore la réflexion intérieure, moi les tensions entre foi et sentiment —, nous cherchons tous deux à dire ce qui se cache derrière les apparences. L'amour ne prie pas cinq fois par jour et Refl[et]xion se répondent, parce qu'ils interrogent la condition humaine, la fragilité de nos choix, le poids de nos contradictions.

Là où Aude invite à se regarder dans le miroir, moi j'invite à s'interroger sur ce que l'on renvoie aux autres. Au fond, nos livres posent la même question sous deux angles différents : comment rester vrai dans un monde où tout pousse à la dissimulation ? C'est cette quête d'authenticité qui, je crois, unit nos écritures.



Vision croisée et complémentarité

Si vous deviez résumer en une phrase le livre de l'autre, que diriez-vous ?

Aude : Le sien est un cri lucide sur la complexité d'aimer, dans une société où la religion, la morale et le désir s'affrontent.

Abdoulh : Le sien est une main tendue vers soi-même, un miroir sans fard où chacun peut se voir, se questionner et, peut-être, se réconcilier avec ses propres fragilités. Refl[et]xion est un voyage intérieur, mais c'est aussi une invitation universelle à oser se regarder en face, à accepter nos fissures comme autant de preuves de vie.

Qu'avez-vous appris en lisant l'ouvrage de votre collègue et ami ?

Aude : Lire le livre de Donassih m'a rappelé que la littérature ivoirienne contemporaine n'a pas peur de mettre le doigt là où ça fait mal. Chaque page est une invitation à regarder en face les contradictions de notre société, nos dilemmes, nos tensions entre traditions, désirs et morale. J'ai appris que l'écriture n'a pas besoin de se masquer derrière la politesse ou la complaisance : elle peut, et même doit, être une manière de bousculer, de questionner et de réveiller les consciences. Son ouvrage m'a montré que c'est précisément en osant dire ces vérités dérangeantes, en explorant les zones d'inconfort et d'intimité, que l'on peut provoquer un dialogue, faire réfléchir et, au final, contribuer à la maturation de notre société. C'est une leçon de courage et d'authenticité que tout écrivain devrait retenir.

Abdoulh : Si je dois parler d'Aude, je dirais qu'elle incarne une jeunesse ivoirienne qui fait espérer. Une jeunesse qui ne se contente pas de subir, mais qui ose, qui dénonce, qui s'affirme. Courageuse, brillante, perspicace, talentueuse... Voilà les mots qui me viennent quand je pense à elle. Lire son œuvre, c'était comme me retrouver devant un miroir. Pas un miroir complaisant, mais un miroir qui te renvoie tes vérités en face. Elle m'a mis face à mes propres contradictions, à mes propres blessures parfois. Et c'est ça la force de son écriture : elle ne caresse pas, elle interroge, elle bouscule, mais toujours avec sensibilité.

Quels conseils vous donneriez-vous mutuellement ?

Aude : Je lui dirais de continuer à écrire sans fard, à ne jamais se censurer, même lorsque la vérité semble difficile à affronter. Il faut accepter d'être dérangeants, parce que c'est exactement ce que l'écriture authentique demande : ne pas plaire par confort, mais provoquer, questionner, ouvrir des brèches dans les consciences. Et je crois que c'est là la responsabilité de tout écrivain : être à la fois un miroir et une vigie, capable de refléter nos réalités tout en pointant les zones où il est nécessaire de réfléchir et d'agir.

Écrire, ce n'est pas seulement raconter une histoire, c'est contribuer à la construction d'une société plus lucide et plus consciente. Mon conseil serait donc simple mais essentiel : persister, oser, et toujours garder cette sincérité qui transforme chaque mot en potentiel catalyseur de changement.

Abdoulh : À Aude, je dirais simplement : continue. Continue à écrire avec la même sincérité, sans chercher à plaire à tout prix. Parce qu'un texte vrai finit toujours par trouver celui ou celle qui devait le lire.

Et si je devais m'adresser un conseil à moi-même, ce serait : apprend à ralentir. Parfois, l'urgence d'écrire m'envahit tellement que j'oublie que les mots aussi ont besoin de silence, de respiration, de maturation.



L'écriture comme miroir de la société

Dans le vacarme du monde, leurs livres chuchotent des vérités qu'on n'ose plus dire.

Selon vous, quel rôle doit jouer l'écrivain dans la société ivoirienne et africaine actuelle ?

Aude : Un écrivain doit être une vigie. Pas un prophète, pas un gourou, mais une voix qui témoigne. Je crois profondément que l'écrivain n'est pas là pour dicter la marche à suivre ni pour donner des recettes de vie. Son rôle, c'est de regarder, d'écouter, de ressentir et d'oser mettre en mots ce que beaucoup taisent ou n'arrivent pas à exprimer. Nous sommes des passeurs de vérité, même quand cette vérité dérange.

On ne change pas le monde avec un livre, ce serait une illusion de le croire. Mais on peut semer des étincelles. On peut ouvrir une brèche dans la conscience collective, une petite fissure par où passent la lumière et les questions essentielles. Quand quelqu'un lit un passage et se dit : « Mais ça, c'est moi... ça, c'est nous », alors le livre a rempli sa mission. Parce que c'est à partir de cette reconnaissance, de cette mise en face de soi-même, que naît le changement.

Abdoulh : L'écrivain n'est pas seulement un conteur, il est aussi un passeur. Dans nos sociétés, il doit être mémoire, conscience et témoin. Il doit questionner, déranger parfois, mais aussi reconforter. Nous vivons dans un monde saturé d'images, de bruits et de distractions, mais un livre garde ce pouvoir rare de faire taire le vacarme pour laisser place à l'introspection.

Comment vos livres participent-ils à inspirer les jeunes générations ?

Aude : Mes livres participent à inspirer les jeunes générations en leur montrant que la création et la réflexion ne sont pas réservées à une élite. Ils prouvent qu'on peut partir de presque rien, d'une école publique, d'un quotidien modeste, de contraintes multiples, et oser prendre la parole, écrire, raconter ses histoires. Refl[et]xion, par exemple, propose un miroir tendu : chacun peut s'y reconnaître, y voir ses doutes, ses espoirs, ses contradictions, et se dire qu'il n'est pas seul.

Au-delà de la simple lecture, mes livres cherchent à provoquer une introspection, à inviter les jeunes à se poser des questions sur eux-mêmes, sur leurs choix, sur leur rôle dans la société. Ils sont une manière de dire : « Osez penser par vous-mêmes, osez créer, osez affirmer votre voix, même si le chemin semble difficile. »

Abdoulh : Mon roman L'amour ne prie pas cinq fois par jour est un cri et une caresse à la fois. Il parle d'amour, de foi, de dignité, de choix difficiles. Ce sont des thèmes universels, mais vécus dans notre contexte africain et musulman. À travers mes personnages, j'invite le lecteur à se poser ses propres questions : qu'est-ce qu'aimer ? Qu'est-ce que croire ? Qu'est-ce que choisir ? Et surtout, qu'est-ce que perdre ou garder sa dignité ?

Je crois que c'est en posant ces questions que la littérature peut nourrir le débat public et inspirer les jeunes.



Regards sur la littérature ivoirienne et africaine

Une scène en effervescence, portée par des voix libres.

Quelle est votre analyse de la scène littéraire ivoirienne contemporaine ?

Aude : La scène littéraire ivoirienne est à la fois riche, dynamique et en pleine transformation. Elle ne se limite plus aux voix traditionnelles ou aux auteurs établis : aujourd'hui, de nouvelles générations d'écrivains osent, expérimentent et mélangent les genres. On voit émerger des récits qui sont à la fois intimes et profondément ancrés dans la société, qui parlent de nos réalités africaines sans les édulcorer, mais avec une sensibilité et une authenticité remarquables. On voit des actions qui sont menées de façon très concrètes et ça change la donne car pendant longtemps on commençait à croire que la littérature ivoirienne était morte.

Abdoulh : Elle est en pleine effervescence. On voit fleurir de nouvelles voix, audacieuses, sensibles, variées. Mais en même temps, les défis restent immenses : la visibilité, la distribution, la formation du lectorat, l'accès au numérique. Il y a encore beaucoup de chemin à parcourir pour que nos auteurs soient reconnus à la hauteur de leur talent, non seulement ici mais aussi ailleurs.

Quels sont les défis majeurs pour les auteurs de votre génération ?

Aude : La visibilité est sans doute le défi le plus immédiat pour les auteurs ivoiriens contemporains. On écrit, mais comment atteindre réellement nos lecteurs ? Comment faire en sorte que nos livres circulent et trouvent leur public ? La distribution reste un obstacle majeur, et si le numérique offre de nouvelles opportunités, il n'est pas encore pleinement exploité et soulève lui-même de nouvelles problématiques, comme le risque de plagiat ou de diffusion non contrôlée. Le lectorat existe, il est curieux, il est avide de découvrir des histoires qui lui ressemblent ou qui l'étonnent, mais il faut travailler à le séduire, à l'éduquer, et surtout à le fidéliser. Il ne suffit pas d'écrire et de publier : il faut créer un lien avec ceux qui lisent, leur montrer que chaque livre est une expérience, un espace de réflexion, un miroir ou un souffle nouveau. C'est un travail de long terme, mais nécessaire pour que la littérature ivoirienne ne reste pas confinée aux cercles restreints et qu'elle puisse toucher toutes les générations, ici et ailleurs.

Abdoulh : J'ajouterais que l'un des grands défis, c'est aussi la reconnaissance. Beaucoup d'auteurs de notre génération se battent pour exister dans un environnement où la littérature n'est pas encore perçue comme une priorité culturelle ou économique. Il faut convaincre les institutions, les médias, les libraires, mais aussi les lecteurs, que le livre est un bien essentiel. Il y a aussi le défi de la persévérance : continuer à écrire même quand les ventes ne suivent pas, quand les retours tardent, quand le découragement guette. C'est là que la passion et la foi en ce qu'on fait deviennent des armes indispensables.

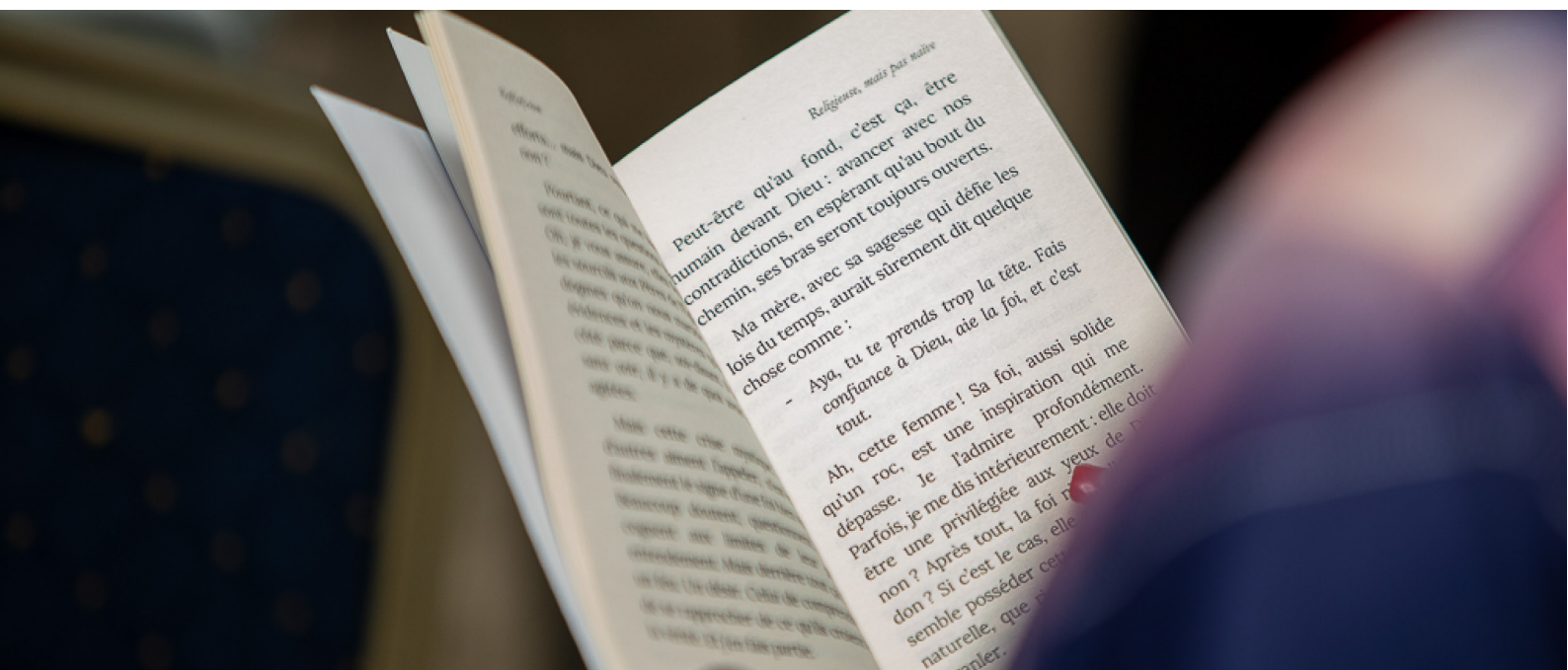
Quels rêves portez-vous pour l'avenir de la littérature africaine francophone ?

Aude : Je rêve que nos voix ne soient pas seulement lues ou célébrées à Paris ou à Bruxelles comme un "exotisme", mais qu'elles s'imposent d'abord ici, sur le continent, comme des références incontournables. Je rêve d'une littérature africaine francophone fière, ancrée dans nos réalités, portée par nos langues et nos cultures, et reconnue pour sa force et sa profondeur, et non simplement pour sa "différence".

Je souhaite que nos auteurs puissent écrire pour leur public local autant que pour le monde, que leurs œuvres circulent, inspirent et provoquent des dialogues à toutes les échelles. Une littérature qui affirme sa place, qui ose, qui transforme et qui reste fidèle à elle-même : voilà le rêve que je porte pour notre avenir.

Abdoulh : Mon rêve, c'est de voir nos livres voyager autant que nos musiques. Que dans une librairie à Abidjan, à Paris, à Dakar ou à Montréal, on trouve côte à côte nos classiques et nos contemporains. Que nos écrivains ne soient pas lus seulement « parce qu'ils sont africains », mais parce qu'ils sont simplement de grands écrivains.

Je rêve aussi d'une génération qui lit davantage, qui voit la lecture non pas comme une contrainte scolaire, mais comme une manière de se connaître et de s'ouvrir au monde.



Plus personnel et engageant

Quand écrire devient une manière d'être au monde.

Quelle place tient la lecture et l'écriture dans votre quotidien ?

Aude : C'est vital. Lire et écrire font partie de moi comme respirer. Même au cœur de mes missions professionnelles ou de mes projets entrepreneuriaux, il y a toujours cette dimension d'écriture et de transmission : chaque mot, chaque idée que je couche ou que je lis nourrit ma réflexion, ma créativité et ma manière d'agir dans le monde.

Abdoulh : C'est mon oxygène. J'écris même quand je ne publie pas, parce qu'écrire m'aide à comprendre, à survivre, à me souvenir. J'ai toujours un carnet, une note de téléphone, une phrase qui attend. Et je lis comme on respire, comme on boit de l'eau. Lire et écrire ne sont pas des activités que je pratique « à côté » : c'est une manière d'exister.

Si vous deviez choisir une phrase de votre dernier livre qui vous représente aujourd'hui, laquelle serait-ce ?

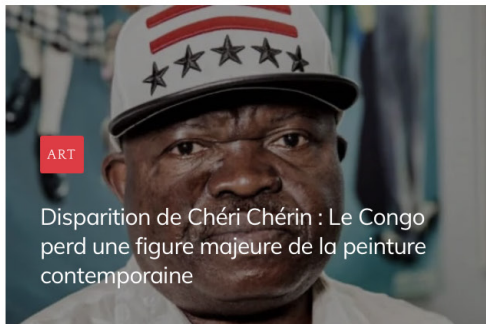
Aude : « Ces jeunes ont une énergie brute, parfois désordonnée, mais indéniablement puissante. » Cette phrase me parle profondément, parce qu'elle reflète non seulement ma vision de la jeunesse, mais aussi mon rapport à l'écriture. Elle me rappelle aussi l'urgence de transmettre et d'accompagner : comme ces jeunes, l'écriture peut être brute, imparfaite, parfois désordonnée, mais elle possède une puissance capable de réveiller, d'inspirer et de transformer.

Abdoulh : « L'amour, parfois, ne suffit pas à sauver, mais il suffit toujours à révéler. » C'est une phrase qui me ressemble parce qu'elle dit ma conviction : même quand l'amour ne nous garde pas, il nous apprend toujours quelque chose sur nous-mêmes.

Enfin, que souhaitez-vous que les lecteurs retiennent de cette rencontre croisée dans Mian Magazine ?

Aude : Je voudrais que les lecteurs repartent avec la conviction que la littérature ivoirienne est en mouvement. Qu'elle est jeune, audacieuse, vibrante, et qu'elle ose explorer des territoires intimes et collectifs, des émotions et des idées qui parlent à chacun de nous. Elle n'est pas figée, elle ne se contente pas de suivre des modèles ; elle invente, elle bouscule, elle questionne. Je souhaite aussi que l'on comprenne que derrière chaque livre, derrière chaque texte, il y a des femmes et des hommes qui croient encore profondément au pouvoir des mots. Que ce soit moi, les autres auteurs de **Trait d'Union**, ou Donassih, nous écrivons parce que nous croyons que la littérature peut transformer les vies, éveiller des consciences et créer des dialogues. Nos histoires sont des ponts entre les expériences individuelles et le collectif, elles cherchent à faire résonner ce qui est universel dans le particulier.

Abdoulh : Que derrière chaque livre, il y a une voix vivante, une âme qui doute, qui espère, qui se bat. Que nous ne sommes pas seulement deux auteurs répondant à des questions, mais deux jeunes ivoiriens qui croient encore que les mots peuvent changer quelque chose, ne serait-ce qu'une seule vie à la fois.



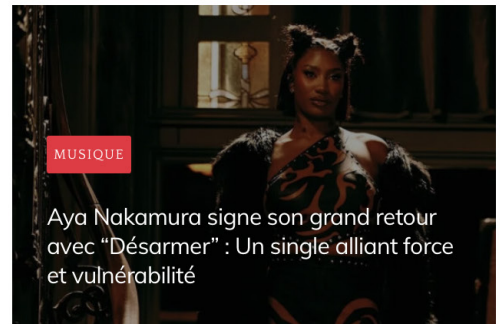
ART

Disparition de Chéri Chérin : Le Congo perd une figure majeure de la peinture contemporaine



HISTOIRE

Éthiopie : Un ouvrage met en lumière le rôle crucial des femmes dans l'histoire du pays



MUSIQUE

Aya Nakamura signe son grand retour avec "Désarmer" : Un single alliant force et vulnérabilité

1

HISTOIRE

Éthiopie : Un Ouvrage Met En Lumière Le Rôle Crucial Des Femmes Dans L'histoire Du Pays

16 OCTOBRE 2025

2

HISTOIRE

Près De 50 Ans Après : L'Afrique Du Sud Rouvre L'enquête Sur La Mort De Steve Biko

11 SEPTEMBRE 2025

3

HISTOIRE

Côte D'Ivoire : Le Village Ki-Yi Célèbre 40 Ans De Créativité Et De Culture

1 SEPTEMBRE 2025

4

HISTOIRE

Lutte Contre L'apartheid : L'Afrique Du Sud Se Souvient De La Marche Du 9 Août 1956 organisée Par Les Femmes Pour La Liberté Et L'émancipation

4 AOÛT 2025

5

HISTOIRE

Bénin : Le Gouvernement Octroie La Nationalité À Trois Afro-Descendants, Un Geste De Réconciliation Mémoirelle

31 JUILLET 2025

6

HISTOIRE

Amílcar Cabral : Focus Sur L'architecte De L'indépendance De La Guinée-Bissau

21 JUILLET 2025

VOIR PLUS

www.libula.media

Georges Momboye : Focus sur le maître des fresques chorégraphiques

Origines et héritage

Né en 1968 à Kouibly, dans la région des Dix-Huit Montagnes en Côte d'Ivoire, Georges Momboye découvre très tôt sa passion pour la danse. À seulement 13 ans, il commence déjà à transmettre son savoir en donnant des cours de danse africaine.

Issu d'une famille détentrice du masque Gla, il baigne dès l'enfance dans un univers où la danse, l'art et la musique occupent une place centrale. Cette immersion culturelle a façonné sa vocation artistique et donné une profondeur particulière à son parcours.

Son arrivée aux États-Unis lui ouvre de nouvelles perspectives : il y perfectionne son art à travers la danse classique, le jazz et le modern jazz. Curieux et avide de se dépasser, il collabore ensuite avec de grandes figures telles qu'Alvin Ailey, Brigitte Matenzi, Rick Odums et Gisèle Hourii, enrichissant ainsi son langage chorégraphique.

Carrière et ascension

En septembre 1992, Georges Momboye s'installe en France où il enseigne la danse africaine traditionnelle au studio Peter Goss. Six ans plus

tard, en juin 1998, il fonde à Paris le Centre de Danses Pluri-Africaines, un lieu pionnier dédié à l'enseignement et à la valorisation de la danse africaine.

Sa première grande chorégraphie, La Paix, est commandée par l'UNESCO et présentée à Yamoussoukro, lors d'un congrès organisé à la Fondation Félix Houphouët-Boigny. Cette fresque réunissant 50 danseurs connaît un immense succès, marquant le début d'une reconnaissance internationale.

À la tête de la compagnie de ballet Yankady, Momboye crée sept spectacles marquants, dont Le Zaouli, couronné du 1er prix du meilleur spectacle destiné au jeune public par les Jeunesses Musicales de France et l'Association Tradition Afrique-Orient. Sa pièce Kamanda... Qu'en penses-tu, présentée à la Biennale de Lyon en 1994, confirme son statut d'innovateur et de visionnaire.

Aujourd'hui, sa compagnie éponyme réunit une cinquantaine d'artistes – danseurs, chanteurs et musiciens – issus de grandes compagnies africaines et contemporaines. Son enseignement, reconnu pour sa rigueur et sa pédagogie limpide, est sollicité partout dans le monde : Europe, États-Unis, Amérique latine et Asie.

L'art des fresques : une signature

La spécialité de Georges Momboye réside dans sa capacité à orchestrer des fresques chorégraphiques monumentales, réunissant parfois plusieurs milliers de participants.

Sa première expérience majeure se déroule à Tokyo, où il chorégraphie pour L'Oréal un spectacle réunissant près de 450 danseurs. Dans la foulée, il conçoit une fresque sur le thème du Roi Lion, si réussie que Disney renouvelle son contrat pour trois années consécutives. Cette expérience illustre sa capacité à porter l'Afrique sur les grandes scènes mondiales.

Son talent attire ensuite l'attention de figures internationales comme Franz Beckenbauer, rencontré au Maroc. De cette rencontre naît une opportunité historique : la création de la fresque d'ouverture de la Coupe du Monde 2006 en Allemagne, puis celle de 2010 en Afrique du Sud.

Momboye se voit également confier la fresque des Arts Nègres à Dakar, un spectacle impressionnant réunissant près de 3000 danseurs, ainsi que la mise en scène de grandes cérémonies des Jeux de la Francophonie.

Un héritage vivant

Avec une carrière jalonnée de réussites et une liste impressionnante de créations, Georges Momboye s'impose comme l'un des plus grands ambassadeurs de la danse africaine contemporaine. Son art transcende les frontières, mariant tradition et modernité, tout en inscrivant la culture africaine dans une dimension universelle.

À travers ses fresques, il ne se contente pas de chorégraphier des mouvements : il raconte l'histoire, la grandeur et la vitalité d'un continent.



Côte d'Ivoire : Le Village Ki-Yi célèbre 40 ans de créativité et de culture

Quatre décennies d'engagement artistique

Le Village Ki-Yi, haut lieu culturel de Côte d'Ivoire et de l'Afrique de l'Ouest, célèbre cette année ses 40 ans d'existence. Fondé en 1985 par l'artiste visionnaire Werewere-Liking, ce centre emblématique a marqué de son empreinte la scène artistique et culturelle, en devenant un espace de formation, de création et de diffusion unique en son genre.

Pour ce jubilé, une année entière de festivités est prévue : spectacles, concours, classes d'arts, tournées nationales, sans oublier un colloque international et un concert géant qui viendront clôturer les célébrations.

Un creuset artistique et une école de vie

Le Village Ki-Yi est bien plus qu'un centre de formation : il est un laboratoire de créativité et d'humanité. Les disciplines y cohabitent et se nourrissent mutuellement – danse, chant, théâtre, arts plastiques, écriture – dans un esprit de partage et de transmission.

Au-delà de l'apprentissage technique, les jeunes qui y passent acquièrent une véritable éducation à la vie, fondée sur des valeurs de solidarité, d'ancrage culturel et d'ouverture au monde.

Depuis 1985, le Village a accompagné et révélé des centaines de talents, devenus pour beaucoup des figures de référence sur les scènes nationales et internationales. Son impact sur le paysage culturel africain est considérable et continue d'inspirer de nouvelles générations d'artistes.

Les festivités du 40e anniversaire

Pour marquer ce cap historique, le programme des célébrations s'étale tout au long de l'année :

- Spectacles mensuels mettant en lumière la diversité des expressions artistiques issues du Village.
- Lancement du « Concours de Rêves », destiné à stimuler la créativité des jeunes générations.

- Des classes d'arts immersives, offrant aux participants une initiation directe aux différentes disciplines artistiques.

Le point d'orgue des festivités sera atteint en décembre, avec un colloque international consacré aux enjeux spirituels et sociétaux liés à l'identité et à l'héritage du Ki-Yi, suivi d'un grand concert réunissant des artistes formés par le Village, symbole vivant de son rayonnement.

Pérenniser l'héritage Ki-Yi

Afin d'assurer la continuité de sa mission, le Village prévoit également des actions de levée de fonds : ventes d'œuvres d'art, spectacles VIP, événements solidaires, autant d'initiatives destinées à renforcer la fondation et à garantir la transmission de son héritage.

Un jalon pour l'histoire culturelle ivoirienne

Avec cette célébration, le Village Ki-Yi rend hommage à la vision de Werewere-Liking, tout en réaffirmant son rôle de pionnier culturel. Ces 40 ans ne sont pas seulement un regard vers le passé, mais aussi une projection vers l'avenir : celui d'une jeunesse africaine créative, audacieuse et porteuse de nouveaux horizons.



DJ Arafat : 6 ans après, une légende toujours vivante dans le paysage musical ivoirien

Une disparition tragique, un mythe forgé

Le 12 août 2019, la Côte d'Ivoire et toute l'Afrique ont été frappées par une terrible nouvelle : la mort de DJ Arafat, de son vrai nom Ange Didier Houon, dans un accident de moto à Abidjan. À seulement 33 ans, l'artiste laissait derrière lui une œuvre immense et une communauté de fans inconsolables. Son départ prématuré a transformé le chanteur en véritable icône mythique, dont l'aura continue de traverser le temps.

Le roi du coupé-décalé

Né le 26 janvier 1986 à Abidjan, DJ Arafat s'est imposé dès le début des années 2000 comme l'un des maîtres incontestés du coupé-décalé, ce genre musical né en Côte d'Ivoire et devenu symbole d'une génération. Sa créativité, son énergie scénique et sa capacité à renouveler sans cesse ses sonorités lui ont valu le titre de « roi du coupé-décalé ».

Avec des titres devenus cultes comme Kpangor, 8500 volts ou encore Moto Moto, il a électrisé les foules et porté la musique ivoirienne sur la scène internationale. Ses concerts, véritables spectacles de transe et d'adrénaline, marquaient autant par la musique que par la communion avec son public.

Le choc et les hommages

L'annonce de sa mort a provoqué une onde de choc planétaire : réseaux sociaux saturés de messages d'hommages, funérailles suivies par des dizaines de milliers de fans à Abidjan, témoignages d'artistes et de personnalités du monde entier.

Ce moment de deuil a révélé l'ampleur de son influence : Arafat n'était pas seulement un musicien, il était devenu une figure identitaire et culturelle, un symbole de jeunesse et de réussite pour toute une génération.

Un héritage musical et culturel

Loin de s'éteindre avec lui, la flamme de DJ Arafat continue d'illuminer le paysage musical. Innovateur permanent, il avait su intégrer à son coupé-décalé des influences venues du Biana, de l'Afrobeat et plus récemment de la Drill, affirmant son rôle de pionnier et d'expérimentateur.

Son héritage dépasse sa discographie : il a façonné une culture populaire à travers son style vestimentaire, ses danses, ses vidéos et même ses polémiques. Pour de nombreux jeunes artistes, Arafat demeure un modèle d'audace, d'originalité et de persévérance.

Chaque année, de nouvelles chansons, événements et initiatives lui rendent hommage. Et même si le sixième anniversaire de sa disparition n'a pas donné lieu à de grandes cérémonies officielles, sa présence reste palpable dans la mémoire collective.

Une légende éternelle

Aujourd'hui encore, la voix de DJ Arafat résonne dans les rues d'Abidjan, dans les clubs africains et jusque dans les playlists internationales. Sa musique, sa personnalité et son esprit rebelle ont fait de lui bien plus qu'un artiste : une légende vivante, dont l'héritage transcende le temps et les frontières.



Festival des masques de Porto-Novo : près de 10.000 participants célèbrent la culture et le tourisme béninois

Une deuxième édition haute en couleurs

La deuxième édition du Festival des masques de Porto-Novo s'est achevée le 3 août 2025, après deux jours de célébrations intenses qui ont transformé la capitale béninoise en un véritable théâtre à ciel ouvert. L'événement a rassemblé près de 10.000 participants, venus admirer la richesse des traditions masquées du Bénin, mais aussi des représentations venues de Côte d'Ivoire et du Nigeria.

Entre masques sacrés et profanes, chants traditionnels, danses rituelles et performances artistiques, le festival a offert un panorama saisissant de la diversité culturelle ouest-africaine, tout en mettant à l'honneur les artistes et artisans locaux.

Les divinités au cœur des festivités

Parmi les moments les plus marquants figurait la présence de onze divinités emblématiques.

Le masque Guèlèdè, aux couleurs éclatantes, célèbre la féminité et la fertilité. Les Egun gun, incarnation des esprits des ancêtres, ont fasciné le public par leurs danses spectaculaires et intenses. Le célèbre Zangbeto, gardien de la nuit, vêtu de son impressionnant costume en paille, est apparu entouré de chants et de panégyriques.

La Côte d'Ivoire, invitée d'honneur, a présenté le Zaouli, masque du peuple Gouro représentant une femme élégante. Un dignitaire Gouro a expliqué que le Zaouli est un masque de femme, mais que c'est l'homme qui danse à sa place, car la femme ne peut pas aller là où le masque apparaît. Cette participation a enrichi le festival d'un échange interculturel précieux, renforçant les liens entre les traditions régionales.

Une parade spectaculaire

Le point culminant du festival a été la grande parade de clôture orchestrée par Didier Sèdoha. Plus de quatre cents divinités ont défilé dans un parcours conçu pour évoquer une immense forêt, symbole de l'espace sacré où les esprits peuvent se manifester librement. Cette fresque vivante a émerveillé le public, confirmant le rôle du festival comme un moment fort de mise en scène et de transmission des patrimoines ancestraux.

Un levier pour le tourisme béninois

Au-delà de la célébration culturelle, le Festival des masques s'inscrit dans une stratégie de valorisation touristique du Bénin, aux côtés d'événements comme les Vodun Days. Les visiteurs étrangers, venus d'Afrique, d'Europe et d'Amérique, ont salué la beauté et l'énergie des spectacles. Plusieurs participants ont souligné l'originalité des performances, l'un déclarant que c'était magnifique et rempli d'énergie, un autre confiant qu'il n'avait jamais vu de danse semblable dans son pays.

Les rues, bars et maquis de Porto-Novo ont prolongé la fête dans une atmosphère conviviale, confirmant la capacité de l'événement à dynamiser la vie économique et sociale locale.

Réappropriation et valorisation d'un héritage

Au-delà du divertissement, le festival revêt une dimension identitaire. Pour Wenceslas Adjognon, coordonnateur de l'événement, chaque masque porte une histoire et une fonction

souvent liées à la protection d'une communauté ou à des rites ancestraux. Selon lui, les Béninois se reconnaissent dans ces représentations, et c'est ce qui justifie pleinement la tenue d'un tel festival. Il a également insisté sur l'importance de démystifier les pratiques culturelles, trop souvent mal comprises ou caricaturées par des préjugés historiques.

Un rendez-vous désormais incontournable

Avec sa deuxième édition, le Festival des masques de Porto-Novo s'impose comme un événement majeur du calendrier culturel béninois. Il conjugue célébration artistique, promotion touristique et réappropriation d'un héritage ancestral, tout en projetant la culture béninoise sur la scène internationale.

En donnant une visibilité mondiale à ses traditions, Porto-Novo confirme son rôle de capitale culturelle et spirituelle du Bénin et son ambition de faire du masque un symbole vivant du patrimoine africain.



Lutte contre l'apartheid : l'Afrique du Sud se souvient de la marche du 9 août 1956 menée par les femmes pour la liberté et l'émancipation

Une marche historique

Chaque mois d'août, l'Afrique du Sud célèbre le « mois des femmes », en hommage à la marche mémorable du 9 août 1956. Ce jour-là, près de 20 000 femmes de toutes origines se rassemblèrent devant l'Union Buildings à Pretoria pour protester contre les lois d'apartheid imposant des laissez-passer, qui limitaient drastiquement la liberté de circulation des femmes noires.

Héritage et commémoration

Soixante-neuf ans plus tard, l'esprit de cette mobilisation continue d'inspirer. Chaque année, une marche commémorative est organisée, au cours de laquelle les participants se recueillent sur les tombes des pionnières de 1956. Cette procession, riche de diversité, rappelle l'union des femmes sud-africaines d'alors.

Elinor Sisulu, belle-sœur d'Albertina Sisulu – l'une des grandes figures de cette lutte –, souligne la force de cet acte collectif :

« Il est incroyable que 20 000 femmes aient pu se rassembler dans un contexte aussi répressif et fasciste, sans les moyens de communication modernes que nous avons aujourd'hui. Je suis toujours émerveillée par leur courage. »

Le courage des femmes face à l'apartheid

En 1956, ces femmes blanches, noires, indiennes et métisses avaient bravé les dangers, certaines portant sur leur dos leurs enfants ou ceux de leurs employeurs. Leur démarche était à la fois un acte de résistance contre les lois ségrégationnistes et une revendication d'émancipation féminine.

Phumla Williams, de la fondation Ahmed Kathrada, rappelle combien l'apartheid marginalisait les femmes :

« Dans le cadre de toutes leurs lois, les femmes étaient considérées comme inférieures. Elles ont dû faire preuve de force et de détermination pour montrer qu'elles ne se laisseraient pas faire. »

Une source d'inspiration pour les nouvelles générations

L'héritage de ces héroïnes nourrit encore aujourd'hui les luttes contemporaines. Maletshabo Hlatshwayo, poétesse de 23 ans, leur a dédié un texte vibrant :

« Elles me motivent à ne jamais abandonner. Dans le contexte actuel où les femmes et les enfants subissent une épidémie de violences basées sur le genre, leur histoire est un puissant appel à la résistance et à l'unité, comme elles l'ont si brillamment démontré. »

Une mémoire vivante

Lors de chaque commémoration, une fleur est déposée sur les tombes des organisatrices, désormais presque toutes disparues, mais dont la mémoire reste profondément ancrée dans le cœur de la nation. Leurs voix continuent

de résonner comme un rappel que la liberté et l'égalité exigent sacrifices et courage.

En honorant ces pionnières, l'Afrique du Sud ne célèbre pas seulement le passé ; elle réaffirme l'actualité de leur combat, qui reste essentiel pour bâtir un avenir plus juste, pour les femmes comme pour l'ensemble de la société.



La Rumba Congolaise : De ses origines à son inscription au Patrimoine Immatériel de l'Humanité de l'UNESCO

Une reconnaissance mondiale

Le 14 décembre 2021, la Rumba Congolaise a été officiellement inscrite au Patrimoine culturel immatériel de l'humanité de l'UNESCO. Présentée conjointement par la République Démocratique du Congo et le Congo-Brazzaville, cette reconnaissance marque une étape majeure dans l'histoire d'un genre musical qui incarne à la fois la mémoire, la lutte et l'identité de toute une région.

Cette décision a été saluée comme une victoire culturelle, consacrant une musique qui a traversé les époques et les continents, tout en restant profondément enracinée dans la vie quotidienne des Congolais.

Des racines ancestrales à la diaspora

Les origines de la rumba remontent à près de cinq siècles, dans l'ancien royaume Kongo. On y pratiquait une danse appelée Nkumba, littéralement « nombril », qui correspond aujourd'hui au « collé-serré ».

Avec la traite négrière dès le XVe siècle, les populations déportées emportèrent avec elles leurs rythmes et traditions vers les Amériques. Là, ces influences se métissèrent avec d'autres sonorités, donnant naissance à de nouveaux instruments et styles musicaux, dont la rumba cubaine. Revenue en Afrique dans les années 1930-1940, cette musique trouva à Kinshasa et Brazzaville un terrain fertile, où elle fut réinventée et adaptée aux sensibilités locales.

Une musique porteuse de mémoire et de luttes

La rumba n'est pas qu'un simple genre musical : elle est aussi un vecteur de mémoire. Dans les années 1960, au cœur des mouvements pour l'indépendance, elle devint un hymne de liberté et d'affirmation identitaire. Ses paroles et ses mélodies accompagnaient les aspirations à la dignité et à la souveraineté politique.

L'inscription au patrimoine immatériel de l'UNESCO ne se limite donc pas à une célébration artistique. Elle rappelle également les cicatrices laissées par l'esclavage, les combats pour l'émancipation et l'importance de la musique comme outil de résistance et de cohésion sociale.

Les figures légendaires de la rumba

La rumba moderne, née au milieu du XXe siècle, a été portée par des artistes visionnaires. Joseph Kabasellé, dit Grand Kallé, est considéré comme l'un des pères fondateurs. Suivirent des icônes comme Tabu Ley Rochereau et Papa Wemba, qui ont marqué des générations entières.

Parmi les grandes voix toujours actives, Sam Mangwana occupe une place particulière. À 76 ans, il continue d'incarner la tradition tout en innovant. Dans une récente interview, il a raconté sa découverte de la rumba à Kinshasa, alors enfant de huit ans. Grâce aux hauts-parleurs installés par l'administration coloniale belge, il entendit pour la première fois la voix de Kabasellé et fut saisi :

« C'est comme ça que la rumba m'est tombée dans les oreilles », confie-t-il.

Depuis, il s'efforce de perpétuer l'esprit des années 1950, tout en y ajoutant ses propres nuances, comme dans son dernier album Lubamba.

Une culture vivante et universelle

La rumba congolaise reste aujourd'hui un genre en constante évolution. Ses rythmes entraînants continuent d'animer les rues de Kinshasa et Brazzaville, tout en séduisant un public international. Elle inspire également la danse, la mode et les arts visuels, confirmant son rôle de phare culturel africain.

Son inscription à l'UNESCO consacre non seulement une musique, mais aussi une identité partagée, une mémoire commune et un patrimoine vivant. Elle célèbre la capacité de la rumba à faire danser, mais surtout à relier les peuples, d'Afrique et d'ailleurs, dans une même vibration.



Amílcar Cabral : l'architecte de l'indépendance de la Guinée-Bissau

Les origines d'un visionnaire

Né le 12 septembre 1924 sur l'île de Santiago au Cap-Vert, Amílcar Cabral est l'une des grandes figures du panafricanisme et de la lutte anticoloniale. Issu d'une famille d'enseignants, il reçoit très tôt une éducation solide qui façonne sa conscience politique.

Étudiant en agronomie à Lisbonne, il découvre de l'intérieur les rouages du colonialisme portugais et mesure l'ampleur des injustices faites aux peuples africains. Ces années passées au Portugal nourrissent son désir de résistance et renforcent sa détermination à œuvrer pour l'indépendance de son pays.

La fondation du PAIGC et la lutte armée
En 1956, Cabral cofonde le Parti africain pour l'indépendance de la Guinée et du Cap-Vert (PAIGC), qui devient rapidement le fer de lance de la lutte pour la libération nationale.

Sous son impulsion, le mouvement adopte une stratégie de guérilla dans le maquis de Guinée-Bissau, en mobilisant paysans, ouvriers et intellectuels.

Pour Cabral, la libération politique ne pouvait se limiter à l'indépendance formelle : elle devait s'accompagner d'une transformation sociale profonde. Le PAIGC développe alors des programmes d'éducation et de santé dans les zones libérées, tout en promouvant la justice sociale, l'égalité des sexes et la dignité du travail paysan.

Une pensée politique originale

Amílcar Cabral se distingue par une vision politique à la fois nationale, panafricaine et pragmatique. Il défend l'idée que la lutte armée doit être inséparable d'une révolution culturelle. Selon lui, la libération d'un peuple ne consiste pas seulement à chasser le colonisateur, mais à reconstruire une société juste, fondée sur ses valeurs, son histoire et sa culture.

Cette réflexion fait de Cabral non seulement un combattant, mais aussi un penseur politique majeur, dont les écrits et discours continuent d'être étudiés à travers le monde.

L'indépendance et l'assassinat

Le 24 septembre 1973, la Guinée-Bissau proclame son indépendance, largement acquise grâce aux efforts militaires, diplomatiques et politiques du PAIGC. Mais Amílcar Cabral ne verra pas ce jour historique. Quelques mois plus tôt, le 20 janvier 1973, il est assassiné à Conakry par des agents liés au régime portugais.

Sa disparition brutale fut un choc immense pour le mouvement indépendantiste et pour toute l'Afrique en lutte contre le colonialisme. Pourtant, son œuvre avait déjà semé des graines irréversibles qui allaient porter leurs fruits.



Sakafo, qui signifie "repas" en malagasy, est la thématique de Mian Media consacrée à la gastronomie, l'agriculture, le tourisme et leurs principaux acteurs. À travers Sakafo, nous explorons l'essence des saveurs africaines, des plats traditionnels aux créations modernes, en mettant en avant les chefs, les artisans et les producteurs qui donnent vie à la richesse culinaire du continent. Cette rubrique se veut également une célébration des liens entre la terre et la table, valorisant les pratiques agricoles, les terroirs, et les expériences gastronomiques qui font de l'Afrique un pôle de diversité et d'innovation culinaire. Sakafo est une invitation à voyager à travers les goûts, les arômes, et les histoires qui font vibrer la culture alimentaire africaine, tout en soulignant son impact sur le tourisme et le développement durable.

Sakafo



www.sakafo.cooking



+ 10.000
abonnés



+ 700
abonnés





LE WAAKYE, UN PLAT CULTE DU GHANA

26 juillet 2023

Si vous êtes déjà allés au Ghana, vous avez sûrement eu l'occasion de déguster le WAAKYE (en prononciation "Watché"). A l'instar du jollof rice qui est très prisé au Ghana, le waakye...

[Details](#)



4 LIVRES DE CUISINE AFRICAINES À DÉCOUVRIR ABSOLUMENT

9 juin 2023

1-AU CŒUR DE LA CUISINE AFRICAINE 2-GOUT D'AFRIQUE Un beau livre haut en couleurs et savoureux sur la cuisine africaine subsaharienne. Les meilleures recettes du Gabon, Sénégal, Côte d'Ivoire...

[Details](#)

www.sakafo.cooking



DEUXIEME EDITION DU SOMMET DE L'ÉLEVAGE D'ABIDJAN

2 juin 2023

Conçue par Next Sustainable Initiatives (NSI), la 2e édition du Sommet de l'Élevage d'Abidjan (SELAB) s'est ouverte du 19 au 21 mai 2023 à Abidjan au Palais de la Culture de Treichville. Le Sommet de...

[Details](#)

Maroc : les livreurs de Glovo en grève pour dénoncer des conditions de travail précaires

Une mobilisation pour la dignité

Le 1er septembre, les livreurs de la plateforme Glovo au Maroc ont observé une grève de quarante-huit heures, soutenue par l'Union marocaine du travail. Leur objectif est de dénoncer des conditions de travail jugées précaires et d'obtenir une rémunération plus juste. Actuellement, Glovo offre une base de six dirhams par livraison, soit environ 0,55 euro. Une somme largement insuffisante pour couvrir les frais essentiels tels que le carburant, l'entretien des véhicules, les abonnements mobiles et les assurances. Beaucoup estiment que ce système les condamne à vivre dans une précarité permanente.

Des revendications claires

Les grévistes demandent une augmentation immédiate des tarifs pour compenser la hausse du coût de la vie. Ils insistent également sur la nécessité d'une revalorisation des primes liées aux livraisons nocturnes, d'une double rémunération pendant les jours fériés et religieux, ainsi que d'une indemnisation complète pour les commandes annulées.

Le système des livraisons groupées fait aussi partie de leurs préoccupations. Selon eux, il accroît la pression, rallonge les trajets et les pousse à adopter une conduite dangereuse pour améliorer leur score sur l'application.

Comptes suspendus et sanctions arbitraires
Un autre sujet de mécontentement est celui des suspensions de comptes, jugées arbitraires par de nombreux livreurs. Certains affirment avoir été bloqués du jour au lendemain, sans préavis ni explication, perdant ainsi leur principale source de revenus. Les grévistes demandent la fin de ces pratiques et la mise en place de procédures disciplinaires plus équitables, reposant sur des enquêtes claires et contradictoires.



la mise en place de procédures disciplinaires plus équitables, reposant sur des enquêtes claires et contradictoires.

Une grève dans un contexte tendu

Cette mobilisation survient dans un climat déjà marqué par plusieurs polémiques. En 2024, Glovo avait suscité une vive controverse après la diffusion sur son application d'une carte du Maroc tronquée, excluant les provinces du Sud. Malgré les excuses présentées et l'explication selon laquelle il s'agissait d'un bug technique, le ressentiment demeure.

Il y a quelques semaines, l'entreprise a également conclu un accord avec le Conseil de la concurrence afin d'éviter des poursuites à la suite d'une enquête d'un an. Elle s'était engagée à

supprimer les clauses d'exclusivité imposées aux restaurants, à réduire ses commissions et à rendre son algorithme de classement plus transparent. Cependant, malgré ces annonces, les tensions persistent sur le terrain.

Entre investissements et réalités sociales

Glovo affirme investir massivement au Maroc, où elle opère désormais dans trente-huit villes et collabore avec des milliers de restaurants partenaires. Mais les livreurs rappellent que derrière chaque commande se cache une réalité sociale trop souvent ignorée.

Cette grève vise ainsi à attirer l'attention sur leurs conditions de travail et à poser une question centrale : quel est le véritable coût de la commodité offerte par les plateformes de livraison à la demande ?

Le Ti'hilo : un plat familial en plein essor en Éthiopie



Un mets traditionnel qui séduit de plus en plus
Le Ti'hilo, encore relativement méconnu à l'international, s'impose peu à peu comme une spécialité incontournable de la gastronomie éthiopienne. Originaire du Tigré, il séduit par sa simplicité, son goût authentique et son caractère profondément convivial. Longtemps cantonné à la sphère familiale, il s'affirme désormais dans les restaurants d'Addis-Abeba et des grandes villes, où il attire une clientèle curieuse de redécouvrir les saveurs locales.

Une spécialité mise en lumière à Addis-Abeba
À Addis-Abeba, le restaurant Kiros, situé dans le quartier animé de Haya Huwlet, illustre parfaitement cette montée en popularité. Alors que beaucoup d'établissements misent sur le shiro, purée de pois cassés très consommée au quotidien, Kiros a choisi de placer le Ti'hilo au

centre de son menu.

« Nous avons décidé de nous spécialiser dans ce plat, car il reste encore rare dans la capitale », explique Melka, cheffe cuisinière de l'établissement. Le restaurant attire ainsi une clientèle à la recherche d'authenticité et d'expériences culinaires nouvelles.

Une préparation simple mais riche en saveurs
Le Ti'hilo se compose de petites boulettes de farine d'orge pétries à la main, servies avec le selsi, une sauce onctueuse et parfumée à base d'oignons, de tomates, d'huile et de poivrons. En période de jeûne, le plat est décliné sans viande et accompagné du sejo, une purée de pois cassés qui vient équilibrer l'ensemble. Hors période de jeûne, certains y ajoutent de la viande de bœuf, offrant une version plus riche et nourrissante. Cette adaptabilité fait partie des raisons de son attrait grandissant.

Un rituel de partage et de convivialité
Au-delà de son goût, le Ti'hilo séduit par sa dimension sociale. Traditionnellement, les boulettes sont servies sur un plateau en métal recouvert d'injira, la galette emblématique de l'Éthiopie. Munis de petits bâtonnets en bois, les convives piquent les boulettes pour les plonger dans le selsi.

Cette gestuelle, qui se fait autour du même plat, favorise les échanges et le partage.

Pour de nombreux Éthiopiens, ce rituel évoque des souvenirs d'enfance et des repas familiaux, renforçant la charge émotionnelle et culturelle du Ti'hilo.

Vers un nouveau classique de la cuisine éthiopienne

L'essor du Ti'hilo traduit un renouvellement de l'intérêt pour les traditions culinaires régionales. En

s'ouvrant aux restaurants urbains tout en restant profondément ancré dans les foyers, il devient un symbole de continuité entre héritage et modernité.

Plus qu'un simple plat, le Ti'hilo incarne la convivialité, le partage et la mémoire collective. En portant haut les saveurs du Tigré, il s'impose progressivement comme l'un des ambassadeurs de la gastronomie éthiopienne contemporaine, apprécié aussi bien par les Éthiopiens que par les visiteurs étrangers.

Agriculture : l'Algérie émerge comme l'un des principaux producteurs de pommes en Afrique

Une progression remarquable

L'agriculture algérienne ne cesse de démontrer sa vitalité et sa capacité d'adaptation. Parmi les filières en plein essor, celle de la pomme surprend par son dynamisme. Longtemps considérée comme un fruit typiquement associé aux zones tempérées, elle est désormais devenue l'un des piliers de la production agricole nationale.

En 2023, l'Algérie s'est hissée au troisième rang des producteurs africains de pommes, derrière l'Afrique du Sud et l'Égypte. Avec une production estimée à 575 000 tonnes, le pays occupe même la 23^e place mondiale, selon les données rapportées par Tridge et relayées par *Algerie360*.

Les clés du succès

Cette progression n'est pas le fruit du hasard. Elle résulte d'un développement progressif et structuré. Les zones montagneuses et les régions au climat plus frais ont offert des conditions idéales pour la culture de la pomme.

De plus en plus d'agriculteurs se sont tournés vers cette filière, élargissant leurs superficies et adoptant des techniques agricoles modernes pour optimiser les rendements. La vulgarisation technique, l'introduction de plants certifiés et l'irrigation localisée ont largement contribué à améliorer la productivité et à stabiliser les récoltes.

Entre consommation locale et ambitions d'exportation

Pour l'instant, l'essentiel de la production est absorbé par le marché intérieur, où la demande ne cesse de croître. Cependant, les perspectives

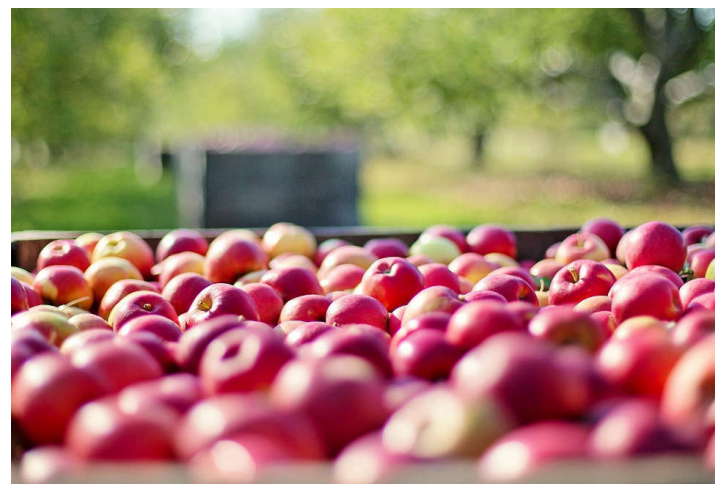
d'exportation attirent l'attention des autorités comme des opérateurs privés.

La priorité est désormais d'améliorer la qualité, la conservation et la logistique, afin de répondre aux normes internationales et d'ouvrir de nouveaux débouchés, notamment en Afrique et au Moyen-Orient.

Un levier de développement agricole et rural

La montée en puissance de la filière pomme illustre la volonté de l'Algérie de diversifier sa production agricole et de réduire sa dépendance aux importations. Elle contribue également à créer de la valeur ajoutée dans les zones rurales, renforçant l'autosuffisance alimentaire et participant à la résilience face aux défis climatiques.

Avec des superficies cultivées en expansion, un savoir-faire en progrès constant et un soutien institutionnel affirmé, l'Algérie est désormais bien positionnée pour devenir un acteur incontournable du marché africain de la pomme.





Hamaniè



Hamaniè, qui signifie "quelles sont les nouvelles ?" dans plusieurs langues Akan, est la thématique de Mian Media axée sur l'actualité économique et politique africaine. Avec Hamaniè, nous visons à offrir une couverture approfondie des événements qui façonnent l'Afrique aujourd'hui, en mettant en lumière les enjeux, les décisions, et les acteurs qui influencent l'avenir du continent. À travers des analyses, des interviews, et des reportages exclusifs, cette rubrique fournit des informations claires et précises sur les gouvernements, les élections, les politiques publiques, les relations internationales et les grandes tendances économiques et sociétales. Hamaniè est une invitation à rester informé, et à participer aux discussions qui façonnent l'avenir de l'Afrique.

Hamaniè, c'est aussi un hebdomadaire numérique. Parution chaque lundi.



www.hamanie.news



+ 35.000
abonnés



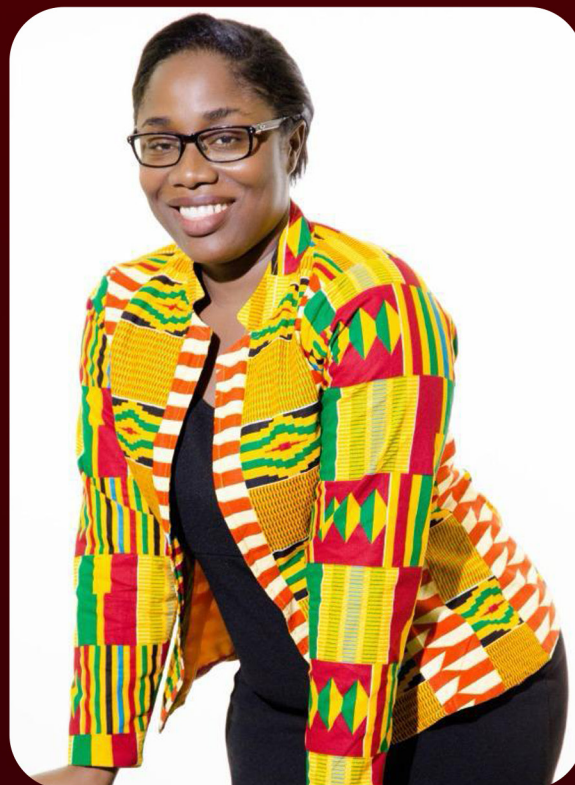
+ 1000
abonnés



+ 1700
abonnés



+ 1600
abonnés



En savoir plus : <https://eclairconsulting.net/>

(+225) 27 22 20 41 68 | (+225) 07 87 59 89 97 / info@eclairconsulting.net

Immeuble Juridis / Riviera Palmeraie route Y4 Abidjan , Abidjan , Cote d'Ivoire

Dr Jules N'Guessan : Le pari d'une nouvelle génération politique



Hamanié
N° 071 - 01.10.2025

Mian Media

CAMEROUN

Présidentielle 2025, sévère mise en garde du gouvernement contre d'éventuels troubles à l'ordre public

NIGER

Conflit entre Orano et les autorités, un tribunal ordonne la suspension de la vente des stocks d'uranium réclamés par le groupe minier français

BURKINA FASO

Ibrahim Traoré confirme l'arrestation de six fonctionnaires ivoiriens pour espionnage et accuse la Côte d'Ivoire de déstabilisation

LÉGISLATIVES AU GABON

Le parti du président Oligui Nguema en tête selon les résultats partiels

**GRAND
FORMAT**
**Dr Jules
N'guessan**

MAGAZINE HAMANIÉ 071 - 01.10.2025

**Côte d'Ivoire, Législatives 2025 –
Le Gôly – Bodokro - en ligne de mire**

Dans un pays où la santé publique, la jeunesse et la gouvernance restent des défis permanents, le Dr Jules N'Guessan incarne un visage neuf et crédible. Chirurgien-dentiste devenu cadre international, originaire du Gôly, veut désormais mettre son savoir-faire au service du développement local. Et son ambition est claire : faire de la santé, de l'éducation et de la gouvernance participative les trois piliers d'une Côte d'Ivoire qui avance.

Du fauteuil dentaire aux bancs de l'ESSEC

Rien ne prédestinait ce praticien, passionné d'implantologie dentaire, à devenir un acteur politique. Après une thèse remarquée à Abidjan, il prend conscience d'une réalité : la santé ne se limite pas à l'hôpital, elle se construit aussi dans les politiques publiques et la gestion des ressources.

Guidé par cette conviction, il part en France pour se spécialiser à l'ESSEC Business School, avant de compléter son parcours par des modules à UCLA et à la Harvard T.H. Chan School of Public Health. « Je voulais comprendre la chaîne complète du médicament, de la production à la distribution, pour être prêt à porter un jour un projet industriel africain », confie-t-il.

Quinze ans plus tard, le pari est réussi : Dr N'Guessan dirige un département stratégique couvrant plus de quinze pays dans une multinationale pharmaceutique. Une carrière brillante, forgée entre rigueur scientifique et vision managériale.

De l'industrie pharmaceutique à la scène politique

Mais c'est aujourd'hui dans l'arène politique qu'il veut agir. Candidat aux législatives 2025 dans la circonscription du Gôly (Bodokro, N'Guessankro, Lolobo, Marabadiassa), Dr N'Guessan revendique une autre manière de faire de la politique : plus technique, plus proche, plus efficace.

« Nous avons besoin de transférer les bonnes pratiques du privé vers le public. La rigueur, la culture du résultat et le sens du service doivent inspirer la gouvernance », affirme-t-il.

Son programme repose sur quatre grands axes :

- **Santé et bien-être** : renforcer les infrastructures locales, faire de Bodokro un pôle médical de référence et éradiquer le paludisme à travers le programme Bodokro sans palu.

- **Éducation et jeunesse** : réhabiliter les écoles, créer des bourses d'excellence, et lancer un centre de formation technique axé sur le numérique, l'énergie solaire et l'agriculture.

- **Cohésion et gouvernance** : instaurer des budgets participatifs, fédérer les acteurs locaux autour d'un conseil consultatif et relancer le dynamisme culturel avec un festival du Gôly.

- **Économie locale** : routes, électrification, marché moderne, appui aux PME et projets verts pour faire de Bodokro « la première ville verte de Côte d'Ivoire ».

Santé, jeunesse, innovation : un triptyque gagnant

Pour ce diplômé des grandes écoles, la santé reste la première marche du développement. Sans elle, dit-il, « il n'y a ni école, ni travail, ni avenir ». D'où son plaidoyer pour une réforme profonde du système ivoirien : plus d'investissement dans la prévention, plus de moyens pour la recherche locale, et une digitalisation accrue des soins.

Mais le cœur de son projet, c'est aussi la jeunesse. « Près de 70 % des Ivoiriens ont moins de 35 ans. Comment prétendre construire l'avenir sans eux ? » s'interroge-t-il. Il veut promouvoir une génération de leaders formés, connectés et capables d'innover pour transformer le quotidien.

Un député de terrain, libre et responsable

S'il est élu, Dr Jules N'Guessan promet d'être un député « proche et disponible », à l'écoute de ses concitoyens, rendant compte régulièrement de ses actions. Il entend siéger en indépendant, affranchi des logiques partisans, avec un objectif : défendre les intérêts du Gôly et proposer des lois orientées vers les résultats.

« Je veux être un député de solutions, pas de slogans. Quelqu'un qui agit avec méthode, transparence et efficacité. »

« Risk taker, agent de l'excellence, casseur de codes »

Trois expressions pour se définir, trois promesses pour l'avenir.

Dr Jules N'Guessan incarne une génération qui refuse le fatalisme, alliant expertise, intégrité et audace. À la croisée de la médecine, du management et de la politique, il représente cette nouvelle élite ivoirienne convaincue que la compétence peut — et doit — transformer la nation.

Découvrez nos derniers articles sur notre site internet

www.hamane.news



Accueil

Info

Politique

Economie

Société

Culture & Lifestyle

Sports

Plus

Partenariat



Flash News

Les verbaux compilés donne Paul Biya vainqueur, Issa Tchiroma Bakary conteste et crie à la fraude Côte d'Ivoire : Contexte électoral



Libye-France : Affaire de soupçons de financement libyen, Nicolas Sarkozy incarcéré à la prison de la Santé, une première historique sous la Ve République

Politique 21 octobre 2025

0

Nicolas Sarkozy en compagnie de son épouse Carla au moment de quitter leur domicile pour la prison de la Santé / Le Monde Condamné pour...

À LA UNE



POLITIQUE

Cameroun : Présidentielle, l'ensemble des procès verbaux compilés donne Paul Biya vainqueur, Issa Tchiroma Bakary conteste et crie à la fraude

21 Octobre 2025

Le duel Biya-Tchiroma aurait tourné à l'avantage du président sortant/ JA Huit jours après la tenue de l'élection présidentielle au Cameroun, la Commission nationale de...



Côte d'Ivoire : Contexte électoral tendu, un gendarme tué lors d'une attaque armée sur l'axe Agboville-Azagué

21 Octobre 2025



Mali : Les jihadistes du Jnim imposent le port du voile aux femmes dans les transports publics

20 Octobre 2025



Maroc : Le gouvernement annonce une série de réformes pour répondre à la colère de la jeunesse

20 Octobre 2025



Côte d'Ivoire : Présidentielle 2025, 26 manifestants condamnés à 3 ans de prison ferme pour troubles à l'ordre public

20 Octobre 2025

A close-up portrait of Habib Bamba, a Black man with short hair and a light beard, wearing a dark pinstripe suit, white shirt, and dark tie. He is looking directly at the camera with a slight smile. The background is dark and out of focus.

GRAND FORMAT

Habib BAMBA

Pour cette rentrée, Mian Magazine met à l'honneur un visage incontournable de l'innovation et de la responsabilité sociétale en Côte d'Ivoire :

Habib Bamba.

Directeur de la Transformation, des Médias et du Digital d'Orange Côte d'Ivoire et Directeur de la Fondation Orange Côte d'Ivoire, son nom est associé à des projets ambitieux, qu'il s'agisse de déployer des solutions numériques innovantes, de renforcer la culture digitale dans les entreprises ou de soutenir des initiatives en faveur de la santé, de l'éducation, de la culture et de l'inclusion.

Dans ce grand format, nous revenons sur son parcours, ses réalisations et sa vision, avant de lui donner la parole dans un entretien exclusif.

Parcours académique et premières expériences

Habib Bamba forge très tôt son socle académique au Canada, à HEC Montréal, où il obtient un baccalauréat en administration des affaires avec une spécialisation en gestion des systèmes d'information. Cette formation, qui conjugue rigueur managériale et maîtrise des environnements technologiques, lui offre une vision globale du rôle stratégique que peut jouer l'information dans la performance des organisations. Animé par une curiosité intellectuelle et un goût prononcé pour l'innovation, il poursuit ses études au sein du même établissement avec une maîtrise en sciences, option e-commerce.

Son entrée dans le monde professionnel se fait naturellement dans un contexte international. Il débute au Canada, d'abord chez BOC Gases, où il occupe la fonction de Business Analyst. Dans cet environnement industriel et hautement compétitif, il conçoit et met en œuvre des stratégies de données pour soutenir les ventes et le marketing, affine ses compétences en analyse comportementale des clients et en gestion de l'information, et apprend à traduire les données en décisions concrètes.

Il rejoint ensuite Accenture comme consultant en systèmes d'information. Ce rôle l'amène à intervenir sur de grands projets en Amérique du Nord, où il participe à toutes les étapes, de l'identification des besoins à la conception de solutions sur mesure. Il développe un sens aigu de l'écoute client, de la précision technique et de la gestion de projets complexes, tout en intégrant les codes d'un environnement de conseil international.

Ces premières années à l'étranger façonnent une approche résolument ouverte et multiculturelle du business. Fort de cette expérience, il rentre en Côte d'Ivoire et rejoint Deloitte. Au sein de la firme, il gravit rapidement les échelons, de manager à directeur consulting, en prenant la tête des activités Advisory et Technology, Media & Telecom. Cette période lui permet d'acquérir une maîtrise approfondie des enjeux de stratégie, de gestion des risques, de transformation opérationnelle et de gouvernance technologique, tout en construisant un réseau solide auprès des grandes entreprises et institutions de la région.

Le leadership chez Orange Côte d'Ivoire

Lorsque Habib Bamba est nommé Chief Digital Officer d'Orange Côte d'Ivoire en 2018, l'entreprise est déjà un acteur majeur du secteur télécom, mais elle doit franchir un cap décisif pour s'affirmer comme leader de l'innovation numérique dans la région. Sa prise de fonction marque le début d'une transformation de fond, pensée non comme un simple virage technologique, mais comme une réinvention globale de l'organisation, de ses services et de sa relation avec ses clients.

Sa vision repose sur un principe clair : le digital ne doit pas être un département isolé, mais une culture partagée à tous les niveaux de l'entreprise. Dans sa feuille de route, l'adoption des technologies les plus pertinentes s'accompagne d'un travail soutenu sur la montée en compétences des équipes et la diffusion d'un état d'esprit orienté innovation. L'objectif est double : améliorer l'efficacité interne et proposer aux clients des services à forte valeur ajoutée, adaptés aux usages locaux tout en intégrant les meilleures pratiques internationales.

Parmi les projets majeurs qu'il impulse figurent l'intégration de solutions numériques avancées, l'optimisation des canaux digitaux de relation client et la mise en place de services innovants dans les domaines du paiement mobile, de la connectivité et des contenus.

Sous sa direction, Orange Côte d'Ivoire développe également son activité média, avec l'ambition de proposer des plateformes et contenus qui renforcent l'engagement des utilisateurs et ouvrent de nouvelles perspectives de croissance.

Les impacts sont mesurables. L'entreprise améliore significativement ses indicateurs de satisfaction client, renforce sa position concurrentielle et consolide son image de marque innovante. Ces résultats sont obtenus dans un contexte où les défis sont nombreux : rapidité d'évolution des technologies, exigences croissantes des consommateurs, pression concurrentielle et nécessité d'adapter en permanence les offres aux réalités du marché africain. Pour Habib Bamba, c'est précisément cette capacité à conjuguer vision stratégique, innovation concrète et mobilisation humaine qui permet à Orange Côte d'Ivoire de rester en tête dans un environnement en mutation rapide.

La Fondation Orange Côte d'Ivoire

En avril 2021, Habib Bamba prend également la direction de la Fondation Orange Côte d'Ivoire, prolongeant ainsi son action au-delà du périmètre strictement économique pour embrasser une mission sociétale. La Fondation, déjà connue pour ses initiatives solidaires, s'inscrit dans la stratégie globale de l'entreprise en agissant sur des leviers essentiels pour le développement humain : la santé, l'éducation, la culture et l'inclusion digitale. Sous son impulsion, elle consolide son rôle d'acteur clé de l'engagement social des entreprises en Côte d'Ivoire.

Le positionnement stratégique qu'il défend repose sur une conviction simple : l'innovation et le progrès technologique n'ont de sens que s'ils sont partagés par le plus grand nombre. Dans cette optique, la Fondation met en œuvre des programmes qui allient pertinence locale et ambition internationale, avec pour objectif de créer un impact durable sur les communautés.

Parmi les initiatives phares, plusieurs projets se distinguent. Dans le domaine de la santé, des actions sont menées pour améliorer l'accès aux soins, sensibiliser aux maladies chroniques et soutenir des structures médicales en zone rurale. En éducation, la Fondation multiplie les projets autour des écoles numériques et des bibliothèques digitales, offrant aux élèves et aux enseignants de nouvelles opportunités d'apprentissage. La culture, elle, est valorisée à travers le soutien à des manifestations artistiques, la promotion du patrimoine et l'accompagnement des jeunes créateurs. Enfin, l'inclusion digitale constitue un axe transversal, avec des formations et dispositifs visant à réduire la fracture numérique et à donner aux populations les compétences nécessaires pour s'intégrer dans l'économie numérique.

Ces actions prennent tout leur sens dans les récits de terrain. Qu'il s'agisse d'une école de village désormais équipée en outils numériques, d'un centre culturel local sauvé par un programme de mécénat ou d'un projet de santé mobile atteignant des communautés isolées, chaque initiative raconte l'histoire d'un impact concret. Les témoignages recueillis auprès des bénéficiaires traduisent un changement tangible dans leur quotidien et renforcent la légitimité de la Fondation comme catalyseur de progrès. Pour Habib Bamba, la responsabilité sociétale d'entreprise ne doit pas se limiter à un volet philanthropique ponctuel. Elle doit s'intégrer pleinement à la stratégie de l'entreprise, en nourrissant un cercle vertueux où la réussite économique soutient l'action sociale, et où l'engagement social renforce, en retour, la valeur et la réputation de l'entreprise.



Entretien exclusif

Mian Magazine
& Habib Bamba

Après avoir exploré son parcours académique, ses premières expériences à l'international, son rôle clé dans la transformation digitale d'Orange Côte d'Ivoire et son engagement à la tête de la Fondation, il est temps de laisser la parole à Habib Bamba.

Dans cet échange exclusif avec Mian Magazine, il partage sa vision du leadership, analyse les défis et les opportunités du numérique en Afrique, et livre quelques clés personnelles pour conjuguer performance et impact sociétal.

1. Votre parcours est marqué par des responsabilités à la fois techniques, stratégiques et humaines. Comment définiriez-vous votre vision du leadership aujourd'hui ?

Habib Bamba

Pour moi, le leadership, c'est avant tout une cohérence entre ce que l'on pense, ce que l'on dit et ce que l'on fait. Dans un environnement en constante évolution, il ne suffit pas d'avoir une vision ; il faut savoir la traduire en actions concrètes, fédérer les équipes autour de cette vision et leur donner les moyens de l'incarner au quotidien. Mon expérience m'a appris que la technique et la stratégie ne prennent leur pleine valeur que lorsqu'elles sont portées par des femmes et des hommes engagés. Le rôle du leader, c'est de créer cet environnement où chacun se sent légitime pour proposer, innover et contribuer. Et cela passe par l'exemplarité : on ne peut pas exiger des autres ce que l'on n'est pas prêt à appliquer soi-même.

2. Votre parcours s'est construit entre l'Afrique, l'Amérique du Nord et l'Europe. Qu'est-ce que ces expériences vous ont appris ?

Habib Bamba

Ces expériences ont été pour moi une véritable école de la vie. Vivre et étudier en Italie, puis poursuivre mes études au Canada avant de travailler dans différents environnements m'a ouvert l'esprit. La diversité culturelle, les contrastes entre environnements modernisés et contextes plus contraints forment une capacité d'adaptation et une ouverture qui sont essentielles en Afrique aujourd'hui. En cabinet de conseil, j'ai découvert aussi bien des multinationales que des structures publiques locales. Cette variété m'a permis de comprendre que l'expertise prend toute sa valeur quand elle répond à des besoins concrets et spécifiques.

3. Comment s'est passée votre transition entre le Canada et votre retour en Côte d'Ivoire en 2009 ?

Habib Bamba

La transition a été plutôt fluide, car je suis resté dans le même univers : celui du conseil. J'ai intégré un cabinet international en Côte d'Ivoire, ce qui m'a permis de garder des repères tout en découvrant de nouveaux environnements. Ici, j'ai senti que mon expertise avait un impact direct et tangible. Contrairement au Canada où j'étais "un parmi tant d'autres", j'ai trouvé en Côte d'Ivoire un terrain fertile, avec beaucoup à construire "from scratch". Cela a été très gratifiant et m'a conforté dans l'idée qu'on pouvait réellement faire la différence en Afrique.



4. Aujourd'hui, vous êtes Chief Digital Officer chez Orange Côte d'Ivoire. En quoi consiste concrètement votre mission ?

Habib Bamba

Ma mission est de permettre à Orange de tirer le meilleur parti des opportunités offertes par le numérique : data, intelligence artificielle, connectivité... La transformation digitale n'est pas seulement technologique : il s'agit de transformer en profondeur l'expérience client, les processus internes, la manière d'innover. Par exemple, nous travaillons à rendre accessibles tous les services Orange depuis un smartphone, sans déplacement. Nous mettons en place la signature électronique, la robotisation, de nouveaux contenus digitaux. Le but est de créer de la valeur, non seulement pour les clients, mais aussi pour nos collaborateurs, nos partenaires et, plus largement, l'écosystème.

5. Vous pilotez une transformation d'envergure. Quels sont, selon vous, les principaux leviers de succès d'une telle démarche sur le continent africain ?

Habib Bamba

La clé, c'est d'abord de concevoir des solutions pensées pour notre contexte. Les réalités d'Abidjan ne sont pas celles de Dakar, de Nairobi ou de Paris. Cela implique d'intégrer les spécificités locales dès la conception des projets : habitudes d'usage, contraintes économiques, langues, modes de paiement. Ensuite, il faut miser sur les talents locaux. L'Afrique regorge de compétences, et lorsque l'on donne aux jeunes ingénieurs, développeurs ou marketeurs les moyens de s'exprimer, les résultats dépassent souvent les attentes. Enfin, la transformation digitale ne peut réussir que si elle est partagée. Ce n'est pas une affaire de direction informatique, mais une culture à insuffler à tous les niveaux, où chaque collaborateur devient acteur et ambassadeur du changement.

6. Quelles sont, à l'inverse, les limites ou défis majeurs à surmonter ?

Habib Bamba

Le premier défi reste l'infrastructure. Même si des progrès notables ont été faits, l'accès à une connexion fiable et abordable demeure inégal, surtout en dehors des grands centres urbains. Vient ensuite la fracture numérique, qui n'est pas seulement technologique mais aussi culturelle : une partie de la population reste éloignée des outils digitaux, par manque de formation ou de confiance. Le financement de l'innovation constitue un autre obstacle. Les projets ambitieux nécessitent des investissements conséquents, et il faut parfois convaincre sur le long terme pour obtenir les ressources nécessaires. Enfin, les cadres réglementaires doivent évoluer au rythme de l'innovation. Des règles trop rigides ou inadaptées peuvent freiner l'adoption de nouvelles technologies. Notre rôle, en tant qu'acteurs du secteur, est aussi de dialoguer avec les autorités pour co-construire un environnement favorable.

7. Quelles sont, selon vous, les erreurs fréquentes dans les projets digitaux en Afrique ?

Habib Bamba

L'une des erreurs les plus courantes est de réduire le digital à la technologie. La transformation digitale, ce n'est pas seulement développer un outil ou une application. Il faut penser usages, adoption, culture organisationnelle. On peut avoir la meilleure application du monde : si elle n'est utilisée que par 100 personnes, elle n'a pas d'impact. Il faut investir autant dans la sensibilisation, le marketing digital et l'accompagnement que dans la technologie elle-même.

8. Comment évaluez-vous la maturité numérique d'une organisation ?

Habib Bamba

Il n'existe pas d'indicateur unique, mais des grilles d'analyse. J'ai participé en 2015 à la première enquête sur la maturité numérique des entreprises en Côte d'Ivoire, initiée par la CGECI. Nous avons défini plusieurs axes : budget, objectifs, culture numérique, rôle du top management, présence d'ambassadeurs du digital, etc. C'est en combinant ces dimensions qu'on obtient une vision claire de la maturité d'une organisation.

9. Quelles faiblesses et forces identifiez-vous dans l'écosystème numérique ivoirien et africain ?

Habib Bamba

L'écosystème a beaucoup évolué ces 15 dernières années : meilleure structuration, émergence d'organisations comme le CI20, implication croissante de l'État. On voit des lois favorables aux startups, des rendez-vous internationaux comme VivaTech ou Gitex qui offrent de la visibilité. Le numérique ne se résume pas à une "bonne idée" : il faut des structures solides pour créer de vrais champions nationaux. L'Afrique commence à en produire, et c'est très encourageant.

10. Dans quels domaines l'Afrique peut-elle "sauter des étapes" dans les dix prochaines années ?

Habib Bamba

L'intelligence artificielle est une opportunité majeure. Elle transforme déjà toutes les industries et peut permettre à l'Afrique de rattraper rapidement certains écarts. Les data centers représentent aussi un enjeu stratégique : la souveraineté des données est essentielle, et les États comme les acteurs privés doivent investir dans ce domaine. Enfin, la blockchain et l'Internet des objets ouvrent également des perspectives considérables. L'enjeu est de capitaliser sur ces outils pour créer de la valeur localement.

“ Sans inclusion numérique, on creuse les inégalités et on ralentit le développement.



11. Vous êtes également Directeur de la Fondation Orange. Qu'est-ce qui vous motive dans cet engagement social ?

Habib Bamba

C'est un alignement entre mes valeurs personnelles et celles de l'entreprise. Même en dehors d'Orange, j'ai toujours cherché à avoir un impact dans la société, que ce soit via du mentoring ou des programmes éducatifs. Avec la Fondation, j'ai pu amplifier cet engagement. Un exemple qui me tient à cœur est le programme Génération Orange. Chaque année, nous accompagnons une quarantaine de jeunes brillants issus de milieux modestes, de la seconde jusqu'au bac : bourses, fournitures, mentorat, stages, ordinateurs portables... Nous avons ajouté un volet post-bac, qui permet aux meilleurs d'obtenir des financements pour étudier à l'étranger ou localement. Voir certains intégrer de grandes universités, des entreprises internationales ou même Y Combinator est une immense fierté. C'est un impact concret et durable.

12. Vous évoquez souvent le lien entre innovation et inclusion. Concrètement, comment s'articulent ces deux notions dans vos projets ?

Habib Bamba

Pour moi, l'innovation n'a de sens que si elle est accessible au plus grand nombre. C'est cette conviction qui guide nos projets, qu'ils soient portés par Orange Côte d'Ivoire ou par la Fondation. Sur le plan commercial, nous développons des services pensés pour tous : solutions de paiement mobile simples, plateformes de contenus locales, offres adaptées aux budgets les plus modestes. Du côté de la Fondation, nous travaillons sur des programmes qui amènent la technologie là où elle n'existait pas, comme les écoles numériques en zones rurales, les bibliothèques digitales ou les formations à l'usage des outils digitaux pour des publics souvent laissés en marge. L'idée, c'est que personne ne soit exclu des opportunités créées par le numérique, quelle que soit sa localisation ou sa condition sociale.

13. Pensez-vous que l'inclusion numérique soit aujourd'hui un levier incontournable du développement ?

Habib Bamba

Absolument. Dans un monde où l'information, l'éducation, le commerce et même les services essentiels passent par le digital, l'accès aux outils et aux compétences devient une condition de participation à la vie économique et sociale. Sans inclusion numérique, on creuse les inégalités et on ralentit le développement. L'inverse est tout aussi vrai : lorsque l'on donne à une communauté les moyens de se connecter, d'apprendre et d'innover, on ouvre la porte à de nouvelles activités économiques, à plus d'employabilité et à une meilleure qualité de vie. C'est pourquoi je considère l'inclusion numérique comme un investissement stratégique, au même titre que les infrastructures physiques ou l'énergie.

“ Il faut accepter que certaines ambitions se construisent sur le temps long, et que chaque étape, même les plus modestes, contribue à façonner le leader que l'on devient.



14. Quels principes vous guident au quotidien dans vos décisions et votre manière de diriger ?

Habib Bamba

J'essaie de m'appuyer sur quatre piliers. Le premier, c'est l'intégrité, car la confiance est la base de toute relation professionnelle durable. Le deuxième, c'est l'écoute : comprendre les besoins, les idées et parfois les inquiétudes des équipes, des clients et des partenaires permet de prendre de meilleures décisions. Le troisième, c'est le sens collectif, cette idée que la réussite n'a de valeur que si elle est partagée. Enfin, il y a la recherche d'impact. Chaque décision que je prends, je l'évalue à l'aune de sa capacité à produire un changement positif, que ce soit pour l'entreprise, pour nos clients ou pour la société. Ce sont ces principes qui me servent de boussole et m'aident à rester aligné, même dans les moments de forte pression.

15. Vous incarnez un parcours inspirant. Quels conseils donneriez-vous aux jeunes leaders et entrepreneurs africains qui veulent avoir un impact ?

Habib Bamba

Je leur dirais d'abord de croire en la valeur de leur vision, même quand les obstacles semblent nombreux. La persévérance est une qualité essentielle, car sur ce continent comme ailleurs, les défis sont constants. Ensuite, de ne jamais cesser d'apprendre. Le monde évolue vite, et il faut être prêt à se former en permanence, à écouter, à s'inspirer des autres et à se remettre en question. Je leur conseillerais aussi de s'entourer : aucun succès durable ne se construit seul. Trouvez des mentors, bâtissez des équipes solides, créez des réseaux. Enfin, gardez toujours en tête que l'impact n'est pas seulement économique. La manière dont vous améliorez la vie des gens autour de vous, directement ou indirectement, est tout aussi importante que les résultats financiers.

16. Avec le recul, quel conseil auriez-vous aimé recevoir au début de votre carrière ?

Habib Bamba

J'aurais aimé qu'on me dise que tout ne se fera pas du jour au lendemain, et que c'est normal. La patience est une vertu qu'on sous-estime souvent dans nos premières années professionnelles. Il faut accepter que certaines ambitions se construisent sur le temps long, et que chaque étape, même les plus modestes, contribue à façonner le leader que l'on devient. J'aurais aussi aimé entendre qu'il ne faut pas avoir peur de l'échec. Les revers font partie du parcours et apportent souvent plus d'enseignements que les succès immédiats. Ce qui compte, c'est la capacité à rebondir, à ajuster sa trajectoire et à continuer à avancer avec détermination.





1999 –2002 – Baccalauréat en administration des affaires, spécialisation en gestion des systèmes d'information, HEC Montréal (Canada).

2002–2004 – Maîtrise en sciences, option commerce électronique, HEC Montréal. Bourse d'excellence académique.

2004–2006 – Business Analyst chez BOC Gases, Toronto. Développement et mise en œuvre de stratégies de données pour les ventes et le marketing.

2006–2009 – Consultant IT chez Accenture, spécialisé en SAP Business Intelligence. Interventions sur de grands projets en Amérique du Nord.

2009–2018 – Carrière chez Deloitte Côte d'Ivoire. Ascension de Manager à Directeur Consulting, en charge des activités Advisory et Technology, Media & Telecom.

Juin 2018 – Nommé Chief Digital Officer d'Orange Côte d'Ivoire. Conduit la transformation digitale de l'entreprise et développe l'activité média.

Avril 2021 – Prend la direction de la Fondation Orange Côte d'Ivoire. Lance ou renforce des programmes d'impact en santé, éducation, culture et inclusion digitale.

Au fil de notre échange, une constante se dégage : Habib Bamba ne conçoit pas son rôle uniquement comme celui d'un dirigeant chargé de livrer des résultats à court terme. Sa démarche s'inscrit dans une perspective plus large, où l'innovation, l'inclusion et la responsabilité sociétale forment les piliers d'une vision pour l'avenir. Pour lui, la Côte d'Ivoire et, plus largement, l'Afrique disposent d'un potentiel immense à condition de conjuguer trois forces : des talents formés et audacieux, des infrastructures adaptées aux réalités locales et une gouvernance capable de créer un environnement favorable à l'innovation.

Il imagine un continent où le digital ne serait pas réservé à une élite urbaine, mais deviendrait un outil quotidien de progrès pour les zones rurales comme pour les métropoles. Un futur où les entreprises seraient à la fois compétitives à l'échelle mondiale et profondément ancrées dans les besoins de leurs communautés.

En filigrane, son message est clair : la transformation est l'affaire de tous. Chaque citoyen, chaque entrepreneur, chaque décideur a un rôle à jouer dans la construction d'un avenir durable et équitable. Cet appel ne se veut pas un discours figé, mais une invitation à la réflexion et à l'action.





En savoir plus : <https://athari-as.com/>
+2250759956898 / infos@athari-as.com
Cote d'Ivoire, Abidjan, Cocody, Angré Nouveau CHU



ENTRETIEN **Liadé BOUABRE**

La montée en compétences des talents est devenue un enjeu stratégique pour les entreprises. Athari Skills Boost, Business Unit d'Athari Advisors, se positionne comme catalyseur de compétences pour accompagner cette transformation. Rencontre avec son Human Capital Business Unit Manager, M. Liadé Bouabré, pour découvrir sa vision et ses projets.

Pouvez-vous nous présenter Athari Skills Boost et ce qui a motivé sa création au sein d'Athari Advisors ?

Athari Skills Boost est la Business Unit d'Athari Advisors dédiée à l'accélération des compétences professionnelles en Afrique. Elle est née d'un constat simple : de nombreuses entreprises africaines peinent à trouver les compétences opérationnelles et managériales dont elles ont besoin pour rester compétitives. Nous avons donc voulu créer une structure capable d'apporter des réponses concrètes et adaptées, en concevant des parcours de formation certifiants alignés sur les standards internationaux, mais ancrés dans les réalités du terrain. Athari Skills Boost est notre réponse à ce besoin urgent : un pont entre le potentiel des talents africains et les exigences actuelles du marché.

Quel est le positionnement stratégique d'Athari Skills Boost sur le marché de la formation professionnelle en Afrique ?

Tout d'abord, la spécialisation sur les métiers en tension, là où la demande en compétences est forte et l'offre de formation souvent insuffisante. Ensuite, une approche certifiante qui rassure les entreprises et valorise les professionnels sur le marché du travail, grâce à des référentiels reconnus. Enfin, une dimension panafricaine, avec une base à Abidjan mais une capacité à déployer nos programmes dans différents pays, en nous adaptant aux spécificités sectorielles et culturelles de chaque marché. Nous voulons être perçus non pas comme un simple organisme de formation, mais comme un véritable partenaire stratégique du développement des talents.



En quoi votre approche se distingue-t-elle des autres acteurs de la formation et du conseil ?

Notre différence tient à la combinaison de plusieurs éléments. Je citerai dans un premier temps l'ingénierie pédagogique sur mesure : nous ne livrons pas de programmes standardisés, nous concevons des dispositifs adaptés aux besoins précis des entreprises, en intégrant leurs objectifs et leur environnement. Le deuxième, c'est la proximité avec le terrain : nos formateurs et consultants sont des experts qui connaissent intimement les réalités africaines, ce qui nous permet d'offrir des solutions immédiatement applicables. Le troisième, c'est l'orientation résultats : nous mesurons systématiquement l'impact de nos interventions, que ce soit en termes de performance individuelle, d'efficacité opérationnelle ou de retour sur investissement pour l'entreprise. En résumé, nous ne formons pas pour former, nous formons pour transformer.

Quels sont les grands axes de votre offre ?

Notre offre repose sur trois grands axes complémentaires.

Le premier, c'est l'ingénierie pédagogique et l'accompagnement. Nous concevons des référentiels métiers, des blocs de compétences et des dispositifs certifiants alignés sur les standards internationaux, notamment les certifications CAPEMC niveaux 6 et 7. Nous intégrons également la digitalisation des parcours, pour combiner présentiel, e-learning et classes virtuelles.

Le deuxième, ce sont les formations sur les métiers en tension. Nous intervenons sur des secteurs clés comme le BTP, la santé, le QHSE, l'agriculture, le portuaire ou encore les télécoms. L'objectif est de réduire l'écart entre les compétences disponibles et les besoins réels du marché.

Enfin, nous proposons des séminaires thématiques premium autour du leadership, de l'excellence managériale ou du pilotage stratégique. Ces formats courts et immersifs sont pensés pour les cadres dirigeants, afin de stimuler l'innovation et la montée en gamme dans la gouvernance des organisations.

Comment garantisiez-vous la conformité de vos formations aux standards internationaux, notamment les certifications CAPEMC niveaux 6 et 7 ?

Nous travaillons en étroite collaboration avec des organismes certificateurs reconnus et nous nous appuyons sur des experts métiers certifiés pour concevoir nos contenus. Chaque programme est construit selon un référentiel clair, avec des objectifs pédagogiques précis, des modalités d'évaluation rigoureuses et des critères de validation stricts. La conformité ne se limite pas au respect des normes : nous veillons aussi à contextualiser les contenus pour qu'ils restent pertinents et applicables dans les réalités africaines. C'est cet équilibre entre exigence internationale et adaptation locale qui fait notre force.

Quels résultats tangibles avez-vous observés chez les entreprises ou les professionnels que vous avez accompagnés ?

Les résultats se traduisent à plusieurs niveaux. Pour les entreprises, nous constatons une amélioration nette de la performance opérationnelle : réduction des erreurs, optimisation des processus, meilleure coordination entre les équipes. Pour les professionnels formés, cela se manifeste par une montée en compétences mesurable, un gain de confiance et souvent une évolution de carrière rapide. Dans certains cas, des promotions ou de nouvelles responsabilités ont été accordées moins de six mois après la formation. C'est une grande satisfaction de voir que nos programmes ne sont pas juste perçus comme un "plus" mais comme un levier stratégique de progression.



Avez-vous des indicateurs de performance ou de satisfaction qui reflètent l'efficacité de vos programmes ?

Oui, et c'est même au cœur de notre démarche. Chez Athari Skills Boost, nous mesurons systématiquement l'impact de nos formations à trois niveaux : la satisfaction immédiate des participants, la progression réelle des compétences, et enfin les résultats observés en entreprise. Concrètement, nos cohortes affichent en moyenne plus de 90% de taux de satisfaction, avec un Net Promoter Score supérieur à 85, preuve que les participants recommandent nos programmes. Nous constatons aussi une progression de plus de 30% des compétences ciblées, mesurée avant et après formation. Enfin, les entreprises partenaires nous rapportent une amélioration tangible : meilleure productivité, communication interne plus claire, et une résilience renforcée face aux situations de crise.

Ces indicateurs montrent que nos formations ne sont pas de simples séminaires, mais de véritables leviers de transformation pour les talents et pour les organisations.

Pouvez-vous partager un témoignage ou un cas client qui illustre l'impact d'Athari Skills Boost ?

Nous avons récemment accompagné une cohorte de cadres sénégalais à Paris sur le management de la communication en situation de crise. Leur retour a été unanime : une meilleure compréhension des choix décisionnels en termes de communication, des ministères où ils exerçaient. Ils ont pu développer une réelle capacité à anticiper, structurer et désamorcer les crises, avec un impact immédiat dès leur retour à la poste de direction respectif. Plusieurs d'entre eux nous ont confié avoir pu gérer des situations sensibles en appliquant directement les méthodes apprises. Ce cas illustre parfaitement l'ADN d'Athari Skills Boost : transformer la formation en un levier concret de performance et de résilience organisationnelle.

Quels sont, selon vous, les plus grands défis actuels pour la montée en compétences en Afrique, notamment dans les secteurs en tension ?

Le premier défi, c'est l'adéquation entre l'offre de formation et les besoins réels du marché. Trop souvent, les programmes sont conçus sans tenir compte des évolutions rapides des métiers, ce qui crée un décalage entre les compétences disponibles et celles recherchées par les entreprises. Le deuxième défi est l'accessibilité : il faut que les formations soient à la fois abordables et géographiquement proches des publics cibles, y compris dans les zones moins desservies. Enfin, il y a un enjeu culturel : encourager une véritable culture de l'apprentissage continu, où se former régulièrement devient un réflexe naturel pour rester compétitif.

Comment la transformation numérique influence-t-elle les besoins de formation et de développement des talents ?

La transformation numérique est un accélérateur, mais aussi un révélateur. Elle crée de nouveaux métiers et de nouvelles compétences à maîtriser, tout en rendant obsolètes certaines pratiques. Elle impose aux professionnels d'apprendre à travailler avec des outils digitaux, à collaborer à distance, à analyser des données ou à intégrer l'automatisation dans leurs process. Mais elle met aussi en lumière des compétences transversales, comme l'agilité, la communication ou la capacité à gérer le changement. Les entreprises qui accompagnent leurs équipes dans cette adaptation digitale se donnent un avantage compétitif décisif.



Voyez-vous émerger de nouvelles compétences prioritaires pour les 3 à 5 prochaines années ?

Oui, clairement. Dans les prochaines années, la demande va exploser pour des compétences liées à la cybersécurité, à l'intelligence artificielle appliquée, à la gestion de projets complexes et à la durabilité (RSE et économie circulaire). Parallèlement, les soft skills – leadership, gestion des conflits, prise de décision en contexte incertain – seront de plus en plus valorisées. L'Afrique a l'opportunité de former une génération capable de combiner savoir-faire technique et intelligence relationnelle, ce qui est aujourd'hui recherché partout dans le monde.

Quelles sont vos priorités pour les prochains mois, en termes de développement et d'innovation pédagogique ?

Notre priorité est double : renforcer notre catalogue sur les métiers en tension et accélérer la digitalisation de nos offres. Nous voulons proposer davantage de parcours hybrides, combinant présentiel, e-learning et sessions immersives, afin de toucher un public plus large et plus diversifié. Nous travaillons aussi à enrichir notre réseau de formateurs-experts à l'échelle panafricaine, pour continuer à offrir des contenus à la fois pointus et contextualisés.

Envisagez-vous d'étendre vos activités à d'autres pays africains ou de diversifier vos domaines de formation ?

Oui, c'est déjà en préparation. Nous avons identifié plusieurs marchés prioritaires, notamment en Afrique de l'Ouest et en Afrique Centrale, où la demande en formation certifiante est forte. Nous souhaitons également développer de nouvelles thématiques autour de la cybersécurité, de la transition énergétique et de la gestion de projets complexes, pour anticiper les besoins futurs des entreprises.

Si vous deviez résumer en une phrase la promesse d'Athari Skills Boost à ses clients, quelle serait-elle ?

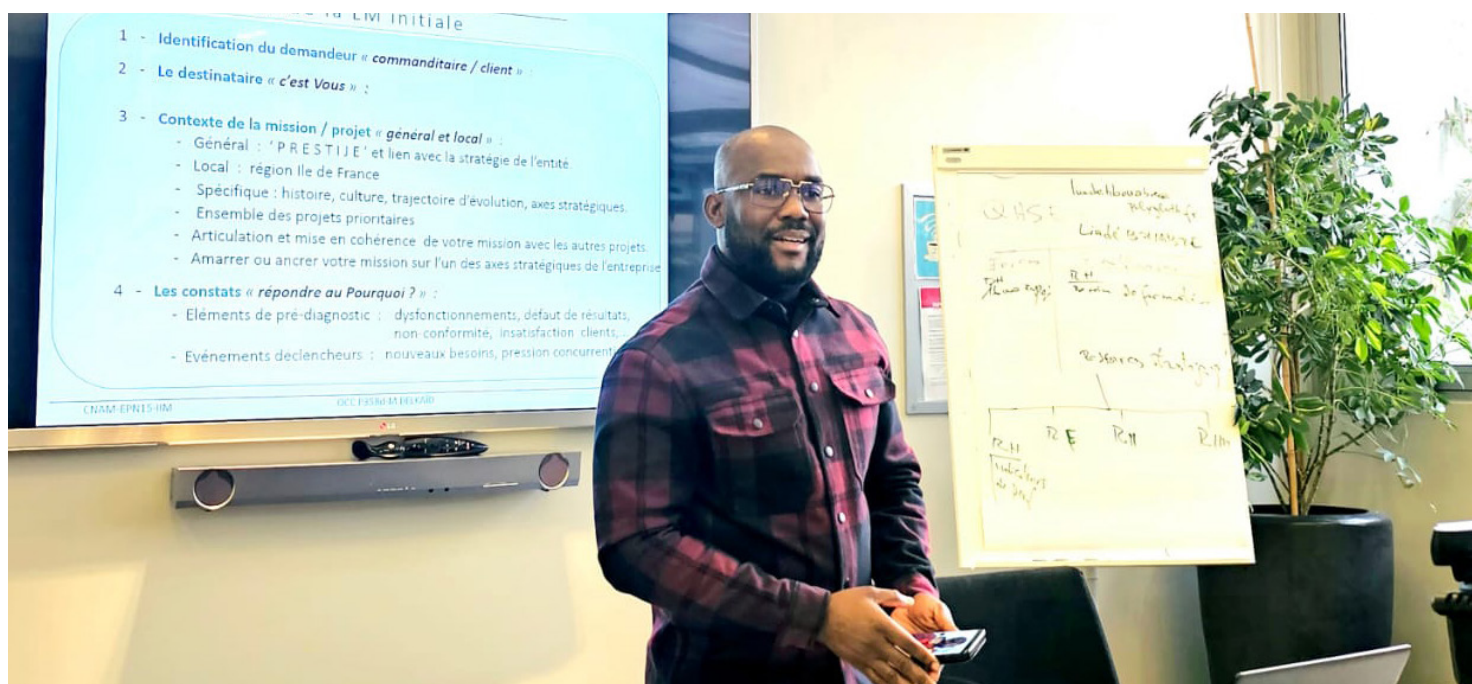
Nous vous apportons les compétences dont vous avez besoin aujourd'hui, pour relever les défis de demain.

Quel conseil donneriez-vous à un jeune professionnel africain qui souhaite accélérer sa carrière ?

Ne cessez jamais d'apprendre. Le monde change vite, et ceux qui resteront compétitifs sont ceux qui auront su se former en continu. Soyez curieux, ouverts aux nouvelles idées, et n'ayez pas peur de sortir de votre zone de confort.

Et à un dirigeant d'entreprise qui veut faire évoluer les compétences de ses équipes ?

Investir dans les compétences, c'est investir dans la performance et la pérennité de son entreprise. La formation ne doit pas être vue comme une dépense ponctuelle, mais comme un levier stratégique qui crée de la valeur à long terme. Les équipes bien formées sont plus autonomes, plus innovantes et mieux préparées à affronter les transformations à venir.



ALMASI

Almasi, qui signifie "diamant" en swahili, est la thématique de Mian Media dédiée à l'univers de la mode, du luxe, et à leurs principaux acteurs. Almasi explore les créations, les tendances et les talents qui façonnent l'industrie de la mode et du luxe en Afrique et au-delà. Cette rubrique se veut un hommage aux créateurs, designers, et artisans dont le travail fait briller le continent sur la scène mondiale. À travers Almasi, nous célébrons le raffinement, l'innovation, et l'audace des marques et des individus qui redéfinissent le luxe avec une touche africaine, tout en préservant l'authenticité et l'héritage culturel. Que ce soit dans la haute couture, la joaillerie, ou l'artisanat de luxe, Almasi révèle le rayonnement d'une Afrique fière, ambitieuse, et éblouissante, telle un diamant brut prêt à conquérir le monde.



www.almasi.fashion



+10.000
abonnés



+700
abonnés



A full-page photograph of two women standing in a gym. They are both wearing black long-sleeved zip-up athletic tops and black leggings, with the brand name 'MY FIT' printed on the left chest of each top. The woman on the left has voluminous curly hair and is wearing white sneakers. The woman on the right has her hair in braids and is wearing black and white sneakers. They are both posing with one hand on their hip. The background shows gym equipment, including orange machines and a rack of weights.

MY FIT, plus que le vêtement : un mouvement

Et si l'Afrique écrivait sa propre histoire du sportwear ? Avec MY FIT, deux entrepreneures ivoiriennes transforment la passion du sport et du bien-être en un mouvement collectif, où chaque corps trouve enfin sa place.

Elles s'appellent Marie-Thérèse ANO et Esther Mouty OPELY. Deux jeunes femmes ivoiriennes, passionnées de mode, de sport et de bien-être, qui ont décidé de transformer leurs convictions personnelles en une aventure entrepreneuriale ambitieuse. En 2024, elles lancent MY FIT, une marque de tenues de sport conçue en Afrique, pensée pour répondre aux réalités du continent et aux attentes d'une clientèle en quête d'authenticité.

L'histoire commence avec un constat partagé : l'absence d'une marque africaine forte dans l'univers du sportwear. Sur un marché largement dominé par les produits importés, souvent coûteux et rarement adaptés aux morphologies locales, Marie-Thérèse et Esther ont perçu une opportunité. Leur idée : proposer des vêtements accessibles, inclusifs et modernes, capables d'accompagner toutes les femmes, qu'elles soient en démarche de perte de poids, de prise de masse ou simplement à la recherche d'équilibre personnel.

La promesse de MY FIT ne se limite pas au style. Dès son lancement, la marque a choisi de miser sur une expérience client complète et fluide. Un site internet, www.myfitci.com, permet aux consommatrices de découvrir les modèles, de choisir les tailles et de commander en ligne en toute autonomie. Mais au-delà du digital, MY FIT cultive une proximité authentique avec sa communauté, notamment via ses pages Instagram et TikTok (@myfit.ci). Ces plateformes sont devenues des espaces d'échange privilégiés, où conseils personnalisés, nouveautés et coulisses de la marque nourrissent une relation de confiance.

Ce lien direct avec la clientèle constitue sans doute l'une des forces de MY FIT. Les fondatrices expliquent que les retours positifs et parfois très émouvants de leurs clientes représentent une source quotidienne de motivation. Certaines témoignent avoir repris goût au sport grâce à la marque, d'autres affirment se sentir enfin valorisées dans des tenues pensées pour elles.

En un an d'existence, MY FIT a su s'imposer sur un marché exigeant. La marque a élargi sa gamme, désormais accessible aussi aux hommes, et séduit une clientèle au-delà de la Côte d'Ivoire, notamment au Mali et en France. Pour célébrer ce premier anniversaire, une journée spéciale dédiée au sport et au partage sera organisée avec la communauté de clientes et clients. Un moment symbolique qui incarne l'esprit de la marque : convivialité, proximité et bienveillance.

L'un des plus grands défis pour les fondatrices reste de convaincre un marché souvent tourné vers l'étranger. Il leur a fallu prouver qu'une marque locale pouvait rivaliser en termes de qualité, de style et d'originalité, à un prix juste. Aujourd'hui, voir des femmes et des hommes de tous profils porter leurs créations est devenu leur plus grande fierté.

Mais l'ambition de MY FIT ne s'arrête pas là. À l'horizon 2030, la marque souhaite devenir une référence africaine incontournable, en construisant un véritable écosystème du bien-être autour du sport, de la nutrition et de l'empowerment. Marie-Thérèse et Esther rêvent de faire de MY FIT plus qu'une simple marque de vêtements : un mouvement qui inspire une nouvelle génération à prendre soin de sa santé tout en restant connectée à son identité.

Leur message aux jeunes femmes qui hésitent à entreprendre est sans détour : il ne faut pas se laisser freiner par la peur. Commencer avec ce que l'on a, là où l'on est, peut suffire. L'essentiel, insistent-elles, réside dans la vision, la constance et le courage d'évoluer. Pour elles, l'Afrique a besoin de femmes ambitieuses, enracinées et libres. Et si l'histoire de MY FIT en est une preuve, c'est bien que l'audace peut ouvrir la voie à de grandes réussites.

Musculature, barbe, cheveux et peau : quand les hommes s'affranchissent des stéréotypes traditionnels



Ces dernières décennies, l'image de l'homme moderne a connu une transformation profonde. Longtemps associée à une virilité rude, peu soucieuse de l'apparence, la masculinité d'aujourd'hui se conjugue de plus en plus avec le soin du corps, des cheveux et de la barbe. Cette évolution soulève une question : qu'est-ce qui motive ce changement de mentalité et cette attention nouvelle portée à l'esthétique et au bien-être masculin ?

Une nouvelle définition de la masculinité

L'une des explications majeures de ce phénomène réside dans l'évolution des normes sociales. La virilité ne se limite plus à la force physique ou à la retenue émotionnelle. Elle s'enrichit désormais de valeurs liées à l'élégance, à la santé et au soin de soi. Cette nouvelle perception permet aux hommes d'affirmer leur identité à travers leur apparence, de cultiver un style personnel et de revendiquer une approche plus équilibrée de la masculinité.

L'influence des médias et des réseaux

sociaux

Les médias et les plateformes numériques ont largement contribué à ce bouleversement. Instagram, TikTok ou YouTube regorgent de contenus dédiés à la mode masculine, au fitness et aux soins personnels. Les influenceurs et célébrités, devenus modèles d'inspiration, diffusent une culture où prendre soin de soi est valorisé et perçu comme désirable. La banalisation de ces pratiques a ainsi permis aux hommes de les intégrer à leur quotidien sans crainte de stigmatisation.

La musculature comme expression de confiance

Pour beaucoup d'hommes, la musculation ne se limite pas à un objectif esthétique. Elle est aussi un moyen de renforcer l'estime de soi et de gagner en assurance. Le corps sculpté devient synonyme de discipline, de force et de vitalité. Les salles de sport se sont transformées en espaces de socialisation où chacun peut trouver soutien et motivation pour atteindre ses objectifs. L'entretien du corps participe ainsi autant au bien-être psychologique qu'à l'image physique.

Barbe et cheveux : des symboles de style

Le soin de la barbe et des cheveux constitue une autre dimension de cette tendance. La barbe, longtemps perçue comme signe de virilité brute, est désormais travaillée, taillée et entretenue grâce à des huiles, baumes et shampoings spécialisés. Les cheveux bénéficient du même engouement, avec des coupes tendance et des soins capillaires précis. Les barbiers et salons spécialisés connaissent une popularité croissante, offrant aux hommes un espace dédié pour cultiver leur apparence.

Le bien-être comme fil conducteur

Au-delà du style, l'autosoins masculin s'inscrit dans une quête globale de bien-être. Hydratation, soins de la peau, massages ou routines de relaxation deviennent des moyens de gérer le stress et de se sentir mieux au quotidien. Ces pratiques témoignent d'une évolution culturelle où

la santé mentale et physique est valorisée autant que l'esthétique.

Vers une masculinité réinventée

La montée en puissance des soins masculins illustre un mouvement de fond : les hommes redéfinissent leur rapport à eux-mêmes et au monde. En s'occupant de leur musculature, de leur barbe, de leurs cheveux et de leur peau, ils affirment une identité plus nuancée, où confiance, bien-être et style se conjuguent. Cette transformation s'accompagne d'une reconnaissance sociale grandissante : prendre soin de soi n'est plus une pratique genrée mais une nécessité universelle.

Cette tendance, loin d'être passagère, semble appelée à s'amplifier. Elle dessine un avenir où la virilité se réconcilie pleinement avec l'attention à soi et où le bien-être masculin occupe une place centrale dans les modes de vie contemporains.



Mode : Ornella Djoukui, une créatrice camerounaise à la conquête du haut de gamme

Une passion forgée dès l'enfance

Née à Bafoussam, dans l'ouest du Cameroun, Ornella Djoukui est aujourd'hui à la tête de Kroskel, une maison de mode haut de gamme qui fait parler d'elle bien au-delà des frontières africaines. Passionnée de mode depuis son plus jeune âge, elle considère le vêtement comme un véritable

langage, capable de traduire une identité et de raconter des histoires sans prononcer un mot.

Sa mission est claire : permettre à chaque femme de se sentir unique grâce aux pièces qu'elle imagine et qui sont conçues comme des manifestes de liberté et d'expression personnelle.

Kroskel, une marque pour la femme libre

L'univers de Kroskel s'adresse à une femme curieuse, audacieuse et autodéterminée, qui refuse de se conformer aux règles établies. Les créations d'Ornella Djoukui reflètent une quête d'émancipation et de découverte de soi. Elles incarnent un désir de liberté non négociable, inscrit dans les lignes, les matières et les coupes de chaque collection.

Une philosophie éthique et écoresponsable

Au-delà de l'esthétique, la démarche de la créatrice repose sur une conviction forte : la mode doit être éthique et durable. Si les vêtements sont conçus en France, leur fabrication est réalisée au Cameroun, un choix qui traduit son attachement à son continent.

Ayant passé plus de vingt ans en Afrique, Ornella connaît les difficultés auxquelles les créateurs sont confrontés face à la précarité. Son ambition est d'offrir des espaces créatifs stables et viables, où les artisans peuvent exercer leur savoir-faire sans être entravés par les contraintes financières.

Des ateliers au service de la créativité

Depuis 2017, Ornella Djoukui développe son projet à travers deux ateliers situés à Yaoundé, dans le quartier d'Odza. L'un est consacré à l'expérimentation des techniques de teinture, l'autre à la couture

et à l'assemblage des pièces. Ces espaces sont de véritables laboratoires créatifs, où la marque construit peu à peu son identité, en conciliant héritage culturel africain et exigence de la mode contemporaine.

Collections et savoir-faire

Après plus de trois années de recherche et de perfectionnement, Kroskel propose désormais deux collections par an. Chaque pièce est le fruit d'un travail méticuleux, associant textures, matières et influences culturelles variées. La qualité et le confort en sont les maîtres-mots, car pour Ornella Djoukui, le haut de gamme ne peut exister sans un savoir-faire irréprochable.

Une vision audacieuse de la mode africaine

À travers Kroskel, Ornella Djoukui réinvente les codes du luxe en mettant en avant l'artisanat, la durabilité et l'identité culturelle. Sa maison de mode se positionne comme un pont entre l'Afrique et le reste du monde, affirmant la richesse des savoir-faire locaux tout en répondant aux standards internationaux du haut de gamme.

En conjuguant tradition et innovation, elle incarne une génération de créateurs africains qui portent haut les couleurs du continent et ouvrent de nouvelles perspectives pour la mode éthique et engagée.



**Abacost : le retour en force
d'un style vestimentaire
emblématique**

Dans le paysage foisonnant de la mode africaine, un vêtement longtemps tombé dans l'ombre retrouve aujourd'hui sa place de choix : l'Abacost. Ce style vestimentaire, symbole d'identité et d'élégance masculine en Afrique centrale, revient en force sur les podiums et dans les rues des grandes villes, porté par une nouvelle génération de créateurs et d'adeptes.

Qu'est-ce que l'Abacost ?

Le terme Abacost, contraction de « à bas le costume », apparaît dans les années 1960 et 1970, en République Démocratique du Congo. Conçu comme une alternative au costume occidental, il incarne à la fois la modernité africaine et l'affirmation culturelle dans un contexte de post-indépendance. Composé d'une chemise à col portée avec un pantalon en tissu léger, l'Abacost se distingue par sa simplicité raffinée. Selon les versions, il peut être rehaussé de motifs colorés et de tissus traditionnels, ce qui en fait une tenue polyvalente, à mi-chemin entre décontraction et élégance.

Un retour aux sources

Le regain d'intérêt pour l'Abacost s'inscrit dans un mouvement plus large de revalorisation du patrimoine africain. Dans un contexte de mondialisation, de nombreux créateurs souhaitent réaffirmer les codes esthétiques du continent et puiser dans les traditions pour nourrir une mode contemporaine. Aujourd'hui, des stylistes congolais, ivoiriens, sénégalais ou encore nigériens revisitent l'Abacost en lui donnant des lignes plus modernes, tout en préservant son essence identitaire. Ce retour traduit un besoin de renouer avec les symboles d'antan et d'en faire des pièces intemporelles.

L'Abacost dans la mode contemporaine

Sur les podiums africains, l'Abacost occupe une place de plus en plus visible. Les créateurs expérimentent avec des coupes ajustées, des tissus nobles et des jeux de textures qui modernisent la silhouette. Les couleurs vives, les imprimés africains et les tissus durables s'ajoutent à l'esthétique classique, offrant une fusion entre authenticité et innovation. Ce renouveau attire non seulement les passionnés de mode, mais aussi ceux qui voient dans ce vêtement un manifeste culturel. Porter l'Abacost, c'est affirmer son appartenance à une histoire tout en revendiquant une identité singulière.

Un symbole d'identité et de fierté

Au-delà de son aspect vestimentaire, l'Abacost est devenu un symbole de fierté africaine. Dans un monde de plus en plus globalisé, il permet à ceux qui le portent de marquer leur différence et de revendiquer leurs racines. Pour beaucoup, il ne s'agit pas simplement d'un retour de tendance, mais d'un acte de réappropriation culturelle.

Héritage et avenir

La renaissance de l'Abacost témoigne de la vitalité de la mode africaine et de sa capacité à transformer l'héritage en innovation. Ce vêtement, jadis incontournable, devient aujourd'hui une pièce forte qui séduit les jeunes générations autant qu'elle rappelle aux aînés les valeurs d'élégance et de dignité.

Plus qu'un habit, l'Abacost s'impose comme une déclaration de style, d'identité et de mémoire collective, un symbole qui traverse les époques et continue d'évoluer.



De Novo est la thématique de Mian Media dédiée à la santé et au bien-être, avec pour objectif de mettre en lumière l'actualité médicale sur le continent africain, les avancées dans le secteur, ainsi que les personnalités scientifiques qui œuvrent pour améliorer la qualité de vie. À travers De Novo, nous explorons les innovations médicales, les défis sanitaires, et les initiatives locales qui transforment le paysage de la santé en Afrique. Ce volet vise à sensibiliser, informer et inspirer sur les enjeux de santé publique, en offrant un espace aux experts, praticiens, et organisations qui apportent des solutions concrètes aux problématiques de santé et bien-être. De Novo se veut un levier de connaissance et de prévention, avec l'ambition de contribuer activement au développement d'un environnement plus sain et épanoui pour tous.



www.denovo.info



+13.000
abonnés



+1000
abonnés



Octobre Rose : quand la vie se colore d'espoir



Parce que chaque femme mérite de vivre, d'être entendue, et de guérir.

Chaque année, le mois d'octobre se teinte de rose, symbole de douceur, de féminité... mais aussi de résistance. Derrière cette couleur se cache une cause universelle : la lutte contre le cancer du sein, première cause de mortalité par cancer chez la femme.

Octobre Rose, c'est plus qu'une campagne de sensibilisation : c'est un cri d'alerte, un geste de solidarité, une promesse de vie.

Un mois pour se souvenir et agir

« Se faire dépister, c'est s'aimer assez pour vouloir continuer à vivre. »

L'objectif d'Octobre Rose est clair : sensibiliser, informer et encourager au dépistage précoce.

Car lorsque le cancer du sein est détecté à un stade précoce, les chances de guérison dépassent les 90 %. Pourtant, dans de nombreux pays africains, les diagnostics arrivent souvent trop tard, faute d'accès, de moyens ou simplement de sensibilisation.

Ce mois est donc un rappel collectif : il est urgent de parler, d'informer, de briser les tabous.

La peur du diagnostic ne doit plus être plus forte que l'envie de vivre.

Briser le silence, unir les voix

« Derrière chaque ruban rose, il y a une histoire, un combat, une victoire. »

Octobre Rose, c'est aussi un mouvement de solidarité. Des marches, des campagnes, des témoignages, des collectes, des conférences... autant d'initiatives qui permettent de faire entendre la voix des femmes, des familles, des soignants. C'est un mois où la société se mobilise pour dire : vous n'êtes pas seules. Un mois où le rose devient la couleur de la force, de la dignité et du courage partagé.

Prévention, éducation, empowerment

« Le dépistage sauve des vies, mais la connaissance sauve des générations. »

Au-delà du dépistage, Octobre Rose nous invite à repenser notre rapport à la santé.

L'éducation à la santé féminine, l'accès à l'information, la promotion de l'autopalpation, la formation du personnel de santé sont autant de leviers pour bâtir une culture de la prévention durable.

Le combat contre le cancer du sein n'est pas qu'une affaire médicale — c'est une question de société, de justice et d'égalité d'accès aux soins.

Une couleur, mille visages

« Le rose, ce n'est pas la fragilité. C'est la lumière qui renaît après l'orage. »

Octobre Rose est aussi un hommage :

À celles qui se battent chaque jour avec courage.

À celles qui ont vaincu la maladie.

À celles qui nous ont quittés, mais laissent derrière elles un héritage de force et d'amour.

Et à celles qui, silencieusement, soutiennent, soignent, accompagnent.

C'est une célébration de la résilience féminine, de cette capacité à se relever, à sourire encore, à croire en la guérison même quand tout vacille.

Un engagement à poursuivre

« Octobre s'achève, mais le combat continue. »

Le ruban rose ne devrait pas se défaire le 31 octobre.

Il doit rester le symbole d'un engagement collectif pour l'accès à la santé, la prévention, la recherche et le soutien psychologique.

Parce qu'au-delà des chiffres et des campagnes, chaque femme sauvée, chaque parole libérée, chaque regard tourné vers l'autre est une victoire.

Et si le rose devenait notre façon d'espérer ?

Ce mois d'octobre, porter du rose, c'est bien plus qu'un geste symbolique : c'est un acte de foi en la vie.

C'est dire à toutes les femmes : vous comptez, vous êtes fortes, vous n'êtes pas seules.

Et c'est rappeler à chacun que la solidarité, la prévention et l'amour sont les plus puissants des remèdes.

Mpox : le Sénégal annonce la guérison de l'unique cas recensé sur son sol



Le Sénégal vient d'annoncer une bonne nouvelle en matière de santé publique : le pays ne compte plus aucun cas actif de Mpox, après la guérison du seul patient identifié. L'information a été confirmée lundi par le ministère de la Santé.

Un cas importé rapidement pris en charge

Le 23 août dernier, les autorités avaient signalé la détection du virus chez un ressortissant étranger arrivé à Dakar le 19 août. Le patient avait été immédiatement placé en isolement dans un hôpital de la capitale, où il a reçu des soins adaptés.

Après deux semaines de suivi, le ministère a confirmé que l'intéressé était totalement rétabli et avait pu quitter l'hôpital. Le communiqué officiel précise que le Sénégal ne présente actuellement aucun cas positif et souligne l'efficacité de la prise en charge médicale.

Un suivi sanitaire renforcé

Par mesure de précaution, 30 personnes ayant été en contact avec le malade ont été placées sous surveillance étroite. Les équipes de santé ont confirmé qu'aucun cas suspect n'avait été détecté jusqu'ici, réduisant le risque immédiat de propagation locale.

Une vigilance toujours nécessaire

Si le Sénégal se félicite de cette issue favorable, les autorités sanitaires rappellent que la vigilance

reste de mise. L'Organisation mondiale de la santé (OMS) a maintenu son alerte sur l'épidémie de Mpox, particulièrement en Afrique, où la maladie continue de circuler activement. Depuis le début de l'année 2024, plus de 37 000 cas confirmés ont été enregistrés dans 25 pays, entraînant 125 décès, selon le directeur général de l'OMS, Tedros Adhanom Ghebreyesus.

Une maladie à surveiller de près

Le Mpox, appartenant à la même famille de virus que la variole, se manifeste par une forte fièvre et l'apparition de lésions cutanées caractéristiques. Identifiée pour la première fois en République Démocratique du Congo en 1970, la maladie est longtemps restée confinée à quelques pays africains avant de se répandre au niveau mondial à partir de mai 2022, en particulier dans certaines communautés à risque.

Elle existe sous deux sous-types, le clade 1 et le clade 2, et demeure aujourd'hui une préoccupation majeure de santé publique. Le Sénégal, qui a su éviter une propagation locale grâce à une réaction rapide, reste mobilisé pour prévenir toute résurgence. Cette guérison symbolise une victoire ponctuelle, mais elle s'inscrit dans une lutte sanitaire plus large, qui exige coordination régionale et soutien international continu.



Kenya : la maladie du sommeil officiellement éliminée en tant que problème de santé publique, selon l'OMS

Le 8 août 2025, l'Organisation mondiale de la santé (OMS) a annoncé que le Kenya avait officiellement éliminé la trypanosomiose humaine africaine (THA), plus connue sous le nom de maladie du sommeil, en tant que problème de santé publique. Le pays devient ainsi le dixième au monde à atteindre cet objectif.

Une maladie longtemps redoutée en Afrique

Endémique en Afrique subsaharienne, la maladie du sommeil est causée par le parasite *Trypanosoma brucei*, transmis à l'homme par la piqûre de la mouche tsé-tsé infectée. Sans traitement approprié, elle peut être mortelle.

Une fois dans l'organisme, le parasite peut atteindre le système nerveux central après avoir franchi la barrière hémato-encéphalique. Les symptômes évoluent alors vers des troubles du comportement, de la confusion, des troubles sensoriels et une mauvaise coordination. Les perturbations du cycle du sommeil, caractéristiques de la maladie, en constituent le signe le plus connu.

Une avancée saluée par l'OMS

Le directeur général de l'OMS, Tedros Adhanom Ghebreyesus, a qualifié cette annonce d'«

avancée historique » :

« Je félicite le gouvernement et le peuple kenyans. Le Kenya rejoint le nombre croissant de pays ayant éradiqué la THA. Il s'agit d'une nouvelle étape vers l'éradication des maladies tropicales négligées en Afrique. »

Avant le Kenya, le Bénin, la Côte d'Ivoire, le Ghana, la Guinée, la Guinée équatoriale, l'Ouganda, le Rwanda, le Tchad et le Togo avaient déjà franchi cette étape.

Un succès fragile

Si cette victoire est encourageante, l'OMS appelle à ne pas relâcher les efforts. Le Dr Augustin Kadima Ebeja, responsable de la maladie du sommeil au bureau régional africain, rappelle qu'une situation similaire avait été observée dans les années 1960 : la maladie semblait sur le point d'être éradiquée, mais avait refait surface faute de vigilance.

L'élimination en tant que problème de santé publique signifie que le pays a atteint un seuil inférieur à un cas pour 10 000 habitants. Toutefois, il demeure essentiel de maintenir le financement, la surveillance et la prévention pour éviter une résurgence.



Industrie pharmaceutique : l'Algérie en quête de nouveaux marchés en Afrique pour l'exportation de ses médicaments

L'Algérie amorce une nouvelle phase stratégique dans son secteur pharmaceutique, avec l'ambition de devenir un acteur clé de l'exportation de médicaments sur le continent africain. Forte d'une capacité de production nationale désormais consolidée, elle se tourne vers l'international dans une démarche de diversification économique et de coopération sud-sud.

Une première offensive en Mauritanie
Le signal fort de cette dynamique a été donné en juillet dernier, avec l'acheminement d'un important lot de médicaments vers la Mauritanie. Ce premier envoi inaugure une offensive algérienne sur les marchés africains et illustre la capacité du pays à répondre aux besoins croissants en matière de santé dans la région.

Vers un partenariat renforcé avec le Zimbabwe
Dans le prolongement de cette ouverture, l'Algérie a exprimé son intérêt pour une coopération approfondie avec le Zimbabwe. Le ministre de l'Industrie pharmaceutique a rencontré l'ambassadeur zimbabwéen et réaffirmé la disponibilité du pays à fournir des produits médicaux de qualité. Les discussions portent sur la mise en place de partenariats industriels structurants, incluant le transfert de technologies, des investissements conjoints et une coopération commerciale

plus large. Cette approche vise à renforcer non seulement les liens bilatéraux, mais aussi la place de l'Algérie dans l'écosystème pharmaceutique africain.

Une industrie nationale en pleine expansion
Aujourd'hui, l'Algérie couvre environ 80 % de ses besoins internes en médicaments, grâce à une industrie pharmaceutique en plein essor. Le pays compte 218 structures pharmaceutiques, dont 138 unités de production, offrant une base solide pour une projection à l'export. Le marché africain est jugé prioritaire, à la fois pour sa proximité géographique et pour ses besoins considérables en matière de santé publique.

Entre ambition économique et solidarité régionale
Au-delà des enjeux commerciaux, la stratégie algérienne traduit une volonté de solidarité régionale. L'objectif est de faciliter l'accès à des traitements abordables dans des pays où les pénuries de médicaments restent fréquentes. En se positionnant comme un partenaire fiable, l'Algérie entend contribuer activement à l'amélioration des systèmes de santé africains. Cette initiative illustre une double ambition : consolider une place sur le marché tout en assumant une responsabilité sociale.
Vers un rôle de pilier continental
Avec cette orientation, l'Algérie affirme sa détermination à devenir l'un des piliers de l'industrie pharmaceutique africaine. En conjuguant ambition économique, savoir-faire industriel et engagement solidaire, elle renforce sa crédibilité et contribue à bâtir une coopération sanitaire plus intégrée sur le continent.



Lutte contre le paludisme : la vaccination antipaludique étendue à tous les 113 districts sanitaires en Côte d'Ivoire

La Côte d'Ivoire franchit une étape majeure dans la lutte contre le paludisme avec l'extension de la vaccination antipaludique à l'ensemble de ses 113 districts sanitaires. Depuis le 15 juillet 2025, le vaccin R21/Matrix-M est administré à grande échelle, après une première phase pilote menée avec succès.

Une campagne nationale sans précédent introduit en juillet 2024 dans le cadre du Programme Élargi de Vaccination, le vaccin avait d'abord été déployé dans 38 districts. Grâce à un stock initial de 656 600 doses, il avait permis de vacciner 250 000 enfants âgés de 0 à 23 mois.

L'extension actuelle couvre désormais 75 nouveaux districts, ce qui porte la couverture à l'ensemble du territoire. La campagne a été officiellement lancée à N'Zianouan et vise à protéger 420 000 enfants de la même tranche d'âge. Le schéma vaccinal prévoit quatre doses administrées à 6, 8, 9 et 15 mois.

Le coût total de cette initiative est estimé à 3,56 milliards FCFA, faisant de la Côte d'Ivoire l'un des premiers pays africains à bénéficier de ce vaccin innovant.

Des résultats déjà encourageants

Selon Raymond Gbotto Brou, directeur coordonnateur du Programme Élargi de Vaccination, le vaccin présente une efficacité de 98 % et a déjà permis de sauver entre 25 et 30 % des enfants qui, auparavant, succombaient à la maladie.

À la mi-juillet 2025, plus de 650 000 enfants

avaient déjà été vaccinés depuis l'introduction du R21/Matrix-M.

Le ministre de la Santé, Pierre Dimba, a souligné l'importance de cette campagne pour réduire la mortalité infantile. Il a rappelé que le vaccin est entièrement gratuit et a encouragé les parents à se rendre dans les centres de santé pour protéger leurs enfants.

Un enjeu de santé publique majeur

Le paludisme reste la première cause de consultation médicale en Côte d'Ivoire. En 2023, l'incidence s'élevait à 269 cas pour 1 000 habitants et atteignait 992 cas pour 1 000 chez les enfants de moins de cinq ans, qui représentent plus de 70 % des décès liés à cette maladie. La même année, 1 485 décès ont été recensés, soit environ cinq décès pour 100 000 habitants.

Face à cette situation, le Programme National de Lutte contre le Paludisme et le Programme Élargi de Vaccination se sont fixé pour objectif de réduire de 75 % l'incidence et la mortalité liées au paludisme d'ici 2026.

Une ambition d'éradication d'ici 2030

La stratégie de lutte repose sur plusieurs axes. Elle combine la vaccination des enfants, la prise en charge précoce et efficace dans les centres de santé, la distribution de moustiquaires imprégnées d'insecticides à longue durée d'action et la pulvérisation intra-domiciliaire dans les zones les plus touchées.

Transmis par les moustiques, le paludisme reste endémique dans 96 autres pays à travers le monde. La Côte d'Ivoire maintient néanmoins son objectif ambitieux d'éradication d'ici 2030, confirmant son engagement à protéger les enfants et à renforcer durablement la santé publique.



Santé infantile : la vaccination menacée par les coupes budgétaires et la désinformation, l'OMS alerte

La vaccination des enfants progresse dans le monde, mais un rapport conjoint de l'UNICEF et de l'Organisation mondiale de la santé (OMS) souligne des inquiétudes persistantes. En 2024, plus de 14 millions d'enfants n'avaient encore jamais reçu de vaccin contre des maladies graves, un chiffre qui interpelle la communauté internationale. Face à cette situation, l'OMS appelle les dirigeants à s'appuyer sur des données scientifiques pour promouvoir la vaccination et contrer la désinformation croissante, notamment sur les réseaux sociaux.

Des progrès encore fragiles

Selon les données publiées, les taux de vaccination se sont stabilisés après la chute enregistrée pendant la pandémie de Covid-19. En 2024, 85 % des enfants de la tranche d'âge ciblée avaient reçu les trois doses du vaccin contre la diphtérie, le tétanos et la coqueluche (DTC), soit environ 109 millions d'enfants. Ce chiffre marque une légère progression par rapport à 2023, mais il reste insuffisant pour atteindre les objectifs fixés.

Le rapport révèle également qu'en 2024, 14,3 millions d'enfants étaient considérés comme "zéro dose", c'est-à-dire n'ayant reçu aucune vaccination. Ce nombre, bien qu'en baisse par rapport aux 14,5 millions recensés deux ans plus tôt, reste préoccupant. À titre de comparaison, seuls 1,4 million d'enfants étaient non vaccinés en 2019, avant la pandémie.

Les risques liés au désengagement et à la désinformation

Catherine Russell, directrice générale de l'UNICEF, rappelle que si des progrès ont été accomplis, des millions d'enfants demeurent exposés à des maladies évitables. L'OMS met en garde contre deux menaces majeures : les coupes budgétaires dans l'aide internationale et la propagation de fausses informations sur la sécurité vaccinale.

Tedros Adhanom Ghebreyesus, directeur général de l'OMS, a averti que le monde est « mal parti » pour atteindre l'objectif de 90 % de couverture vaccinale d'ici 2030. Les réductions de financements, notamment en provenance des États-Unis, affectent déjà la capacité d'action dans près de cinquante pays.

Inégalités et obstacles persistants

Le rapport souligne que l'accès aux vaccins reste très inégal. Dans les zones touchées par les conflits, la couverture vaccinale demeure particulièrement faible. Ephrem Lemango, responsable de la vaccination à l'UNICEF, explique que le principal obstacle reste le manque d'accès physique aux vaccins, mais que la désinformation constitue désormais une menace croissante.

Kate O'Brien, directrice du Département de l'immunisation à l'OMS, insiste quant à elle sur l'importance de renforcer la confiance dans les vaccins. Elle rappelle que les dirigeants politiques, communautaires et religieux influencent fortement les décisions de santé des familles et qu'il est essentiel de s'appuyer sur des preuves scientifiques solides, en écartant les études biaisées.

Un appel urgent à l'action

Face à ces défis, l'OMS et l'UNICEF exhortent les gouvernements à placer la santé des enfants au premier plan.



Lutte contre le VIH-SIDA : Yeztugo, une avancée majeure dans la prévention du virus

Une nouvelle étape prometteuse s'ouvre dans la lutte contre le VIH/SIDA avec l'arrivée de Yeztugo, un traitement révolutionnaire qui pourrait transformer la prévention du virus. Ce médicament, approuvé récemment par les autorités sanitaires américaines, offre une protection de six mois avec une seule injection

Une protection de longue durée

Le Yeztugo, nom commercial du Lenacapavir, représente une innovation majeure. Administré seulement deux fois par an, il offre une alternative aux traitements quotidiens comme la PrEP, souvent jugés contraignants ou difficiles à suivre.

Lors des essais cliniques à grande échelle, les résultats ont été jugés exceptionnels : dans presque tous les cas, le médicament a empêché la transmission du VIH. Le Dr Gordon Crofoot, spécialiste en maladies infectieuses, souligne :

« Ces études sont exceptionnelles, avec des données qui suggèrent une prévention quasi parfaite. »

Des témoignages encourageants

Les participants aux essais cliniques expriment leur confiance. Ian Haddock témoigne :

« Grâce à Yeztugo, je n'ai besoin de consulter qu'une fois tous les six mois. Je me sens protégé, peu importe le statut sérologique de mon

partenaire. »

Cette simplicité d'utilisation ouvre la voie à une prévention plus accessible pour les populations les plus exposées, notamment celles pour qui l'observance des traitements quotidiens est un défi.

Un pas en avant, mais pas encore un vaccin

Si la recherche d'un vaccin contre le VIH demeure l'objectif ultime, Yeztugo constitue une étape concrète et immédiate. Carl Schmid, directeur du HIV + Hepatitis Policy Institute, rappelle :

« Le vaccin n'est pas encore là, mais nous disposons désormais d'une protection très solide. »

La question du coût

Malgré cette avancée scientifique, un obstacle majeur persiste : le prix. Le coût du traitement est estimé à 28 000 dollars par an pour deux injections, un montant qui limite considérablement son accessibilité, y compris aux États-Unis.

Cette barrière économique est préoccupante dans un contexte où l'épidémie reste active : environ 30 000 nouvelles infections sont recensées chaque année aux États-Unis et 1,3 million dans le monde.

Un espoir pour 2030

Malgré ces défis, Yeztugo marque une avancée décisive dans le combat contre le VIH. Pour atteindre l'objectif d'éradication fixé à l'horizon 2030, il faudra désormais relever un défi crucial : rendre ce traitement accessible au plus grand nombre.



En savoir plus : <https://www.yodan.ci/>

(+225) 07 89 27 11 40 / info@yodan.ci

Immeuble Juridis / Riviera Palmeraie route Y4 Abidjan , Abidjan , Cote d'Ivoire



Brics & Co est la thématique de Mian Media consacrée à l'actualité politique, économique, et sociale des BRICS (Brésil, Russie, Inde, Chine, Afrique du Sud) et des autres pays émergents. Cette rubrique explore les défis, les opportunités, et les transformations qui façonnent ces économies en pleine croissance, tout en analysant leur rôle sur la scène internationale. À travers des reportages, des analyses, et des interviews, Brics & Co offre une compréhension approfondie des enjeux qui affectent ces nations et de leur influence croissante dans un ordre mondial en mutation. En décryptant les dynamiques internes, les alliances économiques, et les relations internationales, Brics & Co se veut un guide pour mieux appréhender le futur des puissances émergentes et leur impact sur l'économie globale.



www.bricsandco.com



+31.000
abonnés



+1500
abonnés



+1300
abonnés



Découvrez nos derniers articles sur notre site internet

www.bricsandco.com

Home > Afrique du Sud > Afrique du Sud : L'ANC parvient à un accord à l'amiable pour débloquer ses comptes bancaires

Afrique Du Sud Politique

Afrique du Sud : L'ANC parvient à un accord à l'amiable pour débloquer ses comptes bancaires

• 22 OCTOBRE 2025 • 1 MINS READ • 1 VIEWS



Le président sud-africain et président du Congrès national africain (ANC), Cyril Ramaphosa, lors du 113e anniversaire de l'ANC au Cap / AFP



L'ANC (Congrès national africain) a annoncé qu'un accord a été trouvé avec l'entreprise Ezulweni, évitant ainsi une confrontation devant la Haute Cour prévue le 21 octobre pour contester le gel de ses comptes bancaires. Ce gel faisait suite à des problèmes de dettes liés à des services non entièrement rémunérés fournis par Ezulweni pendant la campagne présidentielle de 2024.



Bien que les détails de cet accord restent confidentiels, le parti a précisé dans un communiqué qu'il ne répondra à aucune question concernant cette affaire. Ce que l'on sait, c'est que l'ANC et l'entreprise de marketing ont convenu d'une procédure de remboursement amiable, évitant ainsi une procédure judiciaire coûteuse et potentiellement nuisible à la réputation du parti.



L'entreprise Ezulweni avait réclamé plusieurs millions d'euros à l'ANC pour des affiches et des banderoles de campagne. Suite à une décision de justice, les comptes du parti avaient été gelés jusqu'au remboursement de cette somme. Ce gel des comptes a eu des conséquences en cascade, entraînant des retards dans d'autres paiements, notamment ceux des compagnies d'eau et d'électricité, dans un contexte où l'ANC fait déjà face à une chute de popularité due à la dégradation des services publics.

Cet accord, décrit comme « confidentiel » et « à l'amiable », permet donc à l'ANC de reprendre le contrôle de ses finances et de relancer ses activités. Il s'agit de la deuxième fois que le parti trouve un accord de remboursement avec Ezulweni, témoignant des difficultés persistantes rencontrées par l'ANC en matière de gestion financière.

Cet épisode souligne les défis auxquels le parti au pouvoir est confronté, alors qu'il tente de restaurer sa réputation et de regagner la confiance des électeurs dans un climat politique de plus en plus difficile.

RECENT POSTS



Afrique Du Sud Politique

Afrique du Sud : L'ANC parvient à un accord à...

22 OCTOBRE 2025



Société

Inde : New Delhi suffoque sous une épaisse couche ...

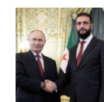
21 OCTOBRE 2025



Brésil Société

Brésil : Alerte nationale après un scandale d'alcool...

20 OCTOBRE 2025



Politique

Russie: Rencontre historique entre le président...

16 OCTOBRE 2025

CATÉGORIES

| | |
|------------------|-----|
| > Active | 53 |
| > Afrique du Sud | 53 |
| > Brésil | 45 |
| > Business | 41 |
| > Chine | 72 |
| > Economie | 114 |
| > Health | 34 |
| > Inde | 39 |
| > Inspiration | 31 |
| > Iran | 36 |
| > Non classé | 18 |
| > Politique | 225 |
| > Russie | 73 |
| > Société | 79 |

Société

Inde : New Delhi suffoque sous une épaisse couche de pollution, à la veille de Diwali

• 21 OCTOBRE 2025 • 2 MINS READ • 15 VIEWS



Des femmes allument des pétards lors des célébrations à la veille de Diwali, la fête hindoue des lumières, à l'auberge d'une école à Chennai / AFP



L'air est lourd, presque irrespirable, ce lundi 20 octobre à New Delhi. La capitale indienne, déjà tristement célèbre pour sa mauvaise qualité de l'air, étouffe sous un taux de pollution plus de seize fois supérieur aux limites fixées par l'Organisation mondiale de la Santé (OMS). Et pourtant, les célébrations de Diwali, marquées notamment par l'usage massif de feux d'artifice et de pétards, n'ont même pas encore commencé.



Chaque année, à l'approche de l'hiver, un mélange toxique de gaz et de particules s'abat sur la mégapole de plus de 30 millions d'habitants. Les températures chutent, les vents se calment, et les émissions issues du trafic, des usines et surtout des brûlis agricoles se retrouvent piégées au ras du sol. Ce cocktail devient explosif avec Diwali, la fête hindoue de la lumière, où les éclats de pétards s'ajoutent au brouillard déjà dense.

Face à cette situation, la Cour suprême indienne a tenté une approche plus nuancée cette année. Après avoir imposé une interdiction totale les années précédentes, elle a autorisé en septembre l'usage limité de « feux d'artifice verts », censés être moins nocifs pour l'environnement. Mais leur disponibilité reste anecdotique. Dimanche encore, veille des festivités, seuls 168 vendeurs à travers la ville avaient reçu l'autorisation officielle d'en vendre.

Dans les marchés populaires, la réalité est toute autre. À Arjun Nagar, un jeune marchand sort son téléphone et montre des photos de pétards : « Ils sont à la maison. On ne peut pas les vendre à cause de la police », dit-il en haussant les épaules. Malgré les restrictions, le commerce parallèle bat son plein.

Pendant ce temps, les niveaux de particules fines PM2.5 – celles qui pénètrent profondément dans les poumons, voire dans le sang – ont déjà atteint 248 microgrammes par mètre cube dans certains quartiers, selon les données de la société suisse IQAir. L'OMS recommande un seuil maximal de 15.

Les autorités locales reconnaissent que la situation va empirer dans les jours à venir. Elles affirment avoir lancé plusieurs initiatives d'urgence, comme garantir un approvisionnement électrique constant pour éviter le recours aux générateurs diesel, ou encore lancer, pour la première fois, une opération d'ensemencement des nuages pour provoquer des pluies artificielles. Des pilotes ont déjà effectué des vols d'essai, selon le ministre de l'Environnement de Delhi, Manjinder Singh Sirsa.

Mais ces efforts suffiront-ils ? Car derrière les chiffres, ce sont des vies qui sont en jeu. La pollution atmosphérique cause chaque année des milliers de décès prématurés dans la capitale. Une étude publiée dans The Lancet en 2020 a révélé que 1,67 million de personnes sont mortes en Inde en 2019 à cause de la pollution de l'air – un chiffre aussi effrayant que le brouillard toxique qui enveloppe la ville.

RECENT POSTS



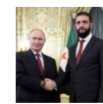
Afrique Du Sud Politique
Afrique du Sud : L'ANC parvient à un accord à...
22 OCTOBRE 2025



Société
Inde : New Delhi suffoque sous une épaisse couche ...
21 OCTOBRE 2025



Brésil Société
Brésil : Alerte nationale après un scandale d'alcool...
20 OCTOBRE 2025



Politique
Russie: Rencontre historique entre le préside...
16 OCTOBRE 2025

CATÉGORIES

| | |
|------------------|-----|
| > Active | 53 |
| > Afrique du Sud | 53 |
| > Brésil | 45 |
| > Business | 41 |
| > Chine | 72 |
| > Economie | 114 |
| > Health | 34 |
| > Inde | 39 |
| > Inspiration | 31 |
| > Iran | 36 |
| > Non classé | 18 |
| > Politique | 225 |
| > Russie | 73 |
| > Société | 79 |
| > Sports | 31 |

Brésil Société

Brésil : Alerte nationale après un scandale d'alcool frelaté, plusieurs bars fermés par la police

• 20 OCTOBRE 2025 • 2 MINS READ • 23 VIEWS



Des personnes déjeunent dans un restaurant à Sao Paulo au Brésil / AFP

Le Brésil est en état d'alerte après la découverte d'alcool frelaté dans plusieurs bars, principalement dans l'État de São Paulo. Depuis une semaine, plus de 120 cas d'intoxication suspecte au méthanol ont été recensés, dont onze confirmés par analyses en laboratoire. Ce composé hautement toxique, utilisé illégalement pour couper les boissons alcoolisées, peut entraîner de graves conséquences pour la santé, allant de la perte de vision à la mort.

Face à cette situation alarmante, plusieurs établissements ont été fermés par la police. Les autorités sanitaires redoutent une propagation à grande échelle, certains évoquant même une « nouvelle pandémie ». Le ministre de la Santé, Alexandre Padilha, a appelé à la prudence : « Pour le moment, évitez de consommer des boissons spiritueuses. Surtout celles conservées dans des bouteilles à bouchons à vis. Aucun cas n'a été identifié dans les canettes. »

Un danger invisible

L'un des aspects les plus préoccupants de cette crise est la difficulté à détecter le méthanol. Le célèbre médecin brésilien Drauzio Varella a expliqué que ce produit toxique est impossible à identifier à l'œil nu : « Son odeur est la même que celle de l'alcool. Il n'a pas de couleur, aucun signe distinctif. Malheureusement, on ne s'en rend compte qu'aux premiers symptômes. »

Parmi ces symptômes : une sensation de guele de bois intense, des douleurs abdominales, des troubles de la vision... Les services d'urgence ont été renforcés, et les hôpitaux sont prêts à accueillir toute personne présentant des signes d'intoxication. En réponse, le ministère de la Santé a annoncé la distribution de traitements : 12 000 ampoules d'éthanol médical et 2 500 doses de fomépizole, un antidote spécifique.

Conséquences économiques et désinformation

Le scandale a provoqué une chute brutale des ventes de vodka, en baisse de 40 % en une semaine. Parallèlement, les autorités luttent contre la désinformation qui se répand sur les réseaux sociaux. Des rumeurs non vérifiées et des théories du complot compliquent davantage la gestion de la crise.

Pour l'instant, les origines exactes de la contamination restent inconnues. Une enquête de la police fédérale est en cours pour identifier les circuits de distribution responsables et démanteler les réseaux impliqués.

Recommandation officielle : En cas de doute après la consommation d'alcool, les citoyens sont invités à consulter immédiatement un service médical. La vigilance reste de mise dans tout le pays.

RECENT POSTS



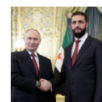
Afrique Du Sud Politique
Afrique du Sud : L'ANC parvient à un accord à...
22 OCTOBRE 2025



Société
Inde : New Delhi suffoque sous une épaisse couche ...
21 OCTOBRE 2025



Brésil Société
Brésil : Alerte nationale après un scandale d'alcool...
20 OCTOBRE 2025



Politique
Russie: Rencontre historique entre le préside...
16 OCTOBRE 2025

CATÉGORIES

| | |
|------------------|-----|
| > Active | 53 |
| > Afrique du Sud | 53 |
| > Brésil | 45 |
| > Business | 41 |
| > Chine | 72 |
| > Economie | 114 |
| > Health | 34 |
| > Inde | 39 |
| > Inspiration | 31 |
| > Iran | 36 |
| > Non classé | 18 |
| > Politique | 225 |
| > Russie | 73 |
| > Société | 79 |
| > Sports | 31 |
| > Tech | 34 |
| > Uncategorized | 22 |

Politique

Russie: Rencontre historique entre le président syrien par intérim et Vladimir Poutine à Moscou

16 OCTOBRE 2025 · 2 MINS READ · 27 VIEWS



Le président russe Vladimir Poutine, à gauche, et le président intérimaire syrien Ahmed al-Charaa se serrent la main lors de leur rencontre au Grand Palais du Kremlin à Moscou/ AP

Le 15 octobre, le président syrien par intérim, Ahmed al-Charaa, a effectué une visite de travail à Moscou, marquant sa première rencontre avec le président russe Vladimir Poutine depuis le renversement de l'ancien président syrien, Bachar el-Assad, en décembre 2024. Ce rendez-vous survient alors qu'Assad se trouve sous protection en Russie, faisant l'objet d'un mandat d'arrêt émis par un tribunal syrien pour des accusations graves, dont le meurtre avec préméditation et la torture.

Au cours de cette rencontre, al-Charaa devrait demander à la Russie l'extradition d'Assad ainsi que d'autres personnes accusées de crimes de guerre. Cependant, il est peu probable que le Kremlin accède à cette requête, ayant précédemment justifié l'asile accordé à Assad pour des raisons humanitaires, en raison des menaces pesant sur lui et ses proches.

La protection offerte par la Russie à Assad ne se limite pas à lui seul. Près d'un millier de Syriens, y compris d'anciens militaires et responsables de service, se sont réfugiés en Russie, dont certains figurent sur des listes internationales de personnes recherchées. Ce contexte soulève des questions sur la crédibilité de la Russie en tant que protecteur des régimes autoritaires, alors que des partenariats de sécurité sont en place avec d'autres pays.

Malgré ces tensions, les relations entre la Syrie et la Russie semblent se renforcer. Ahmed al-Charaa a révélé que des négociations secrètes avaient eu lieu durant l'offensive de ses forces en décembre dernier, permettant à la Russie de rester en dehors des combats. Cela témoigne d'un accord tacite entre les deux parties, qui s'appuie sur des liens historiques remontant à l'époque soviétique.

La rencontre de ce mercredi est attendue pour officialiser les nouvelles relations entre la Syrie et la Russie, avec des discussions portant sur la présence militaire russe dans le pays et la coopération économique. La Russie a déjà fourni des ressources essentielles, comme du pétrole et du blé, en échange de son soutien militaire.

Les implications de cette rencontre pourraient redéfinir le paysage politique et économique en Syrie, alors que le pays cherche à se reconstruire et à naviguer dans un contexte géopolitique complexe.

RECENT POSTS



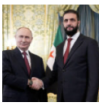
Afrique Du Sud Politique
Afrique du Sud : L'ANC parvient à un accord à...
22 OCTOBRE 2025



Société
Inde : New Delhi suffoque sous une épaisse couche ...
21 OCTOBRE 2025



Brésil Société
Brésil : Alerte nationale après un scandale d'alcool...
20 OCTOBRE 2025



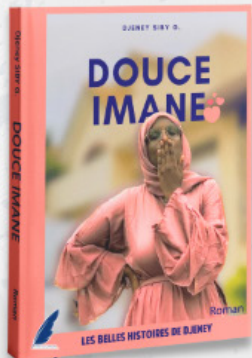
Politique
Russie: Rencontre historique entre le préside...
16 OCTOBRE 2025

CATÉGORIES

- > Active 53
- > Afrique du Sud 53
- > Brésil 45
- > Business 41
- > Chine 72
- > Economie 114
- > Health 34
- > Inde 39
- > Inspiration 31
- > Iran 36
- > Non classé 18
- > Politique 225
- > Russie 73
- > Société 79
- > Sports 31

LES LIVRES

Trait D'Union



5000 F CFA



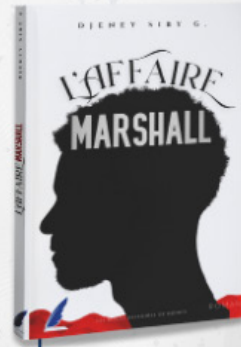
7000 F CFA



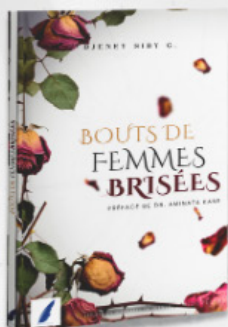
5000 F CFA



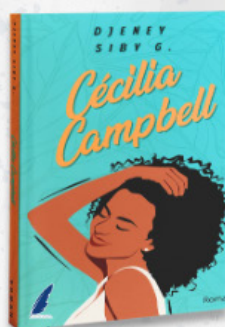
8000 F CFA



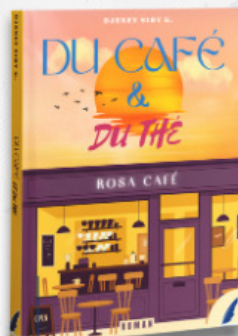
4000 F CFA



5000 F CFA



4000 F CFA



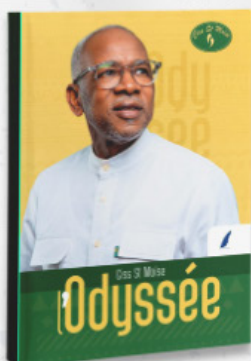
9000 F CFA



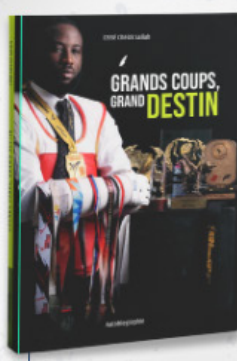
5000 F CFA



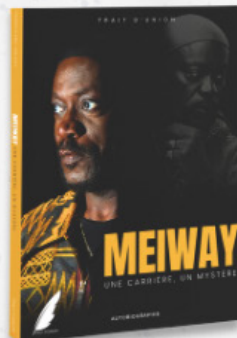
7000 F CFA



8000 F CFA
15 000 F CFA



8000 F CFA
15 000 F CFA



8000 F CFA
15 000 F CFA



5000 F CFA



6000 F CFA

**COMMANDEZ
DÈS MAINTENANT !**



+225 07 88 39 93 06

OU

Sur la page Facebook :
Editions Trait d'Union

NOUS CONTACTER

Mian Media

 (+225) 27 22 52 15 43

 infos@mianmedia.com



SCANNEZ LE CODE QR

Relations publiques - Publicité & Communication

Organisation d'événements corporate/institutionnels

Podcast & Studio multimédia

Web TV & Production audiovisuelle

Édition & Presse

 Hamaniè

 Libula

 BRICS & CO

 De Nao

 ALMASI

 Sakaf's



 Abidjan, Cocody, Riviera Faya